

3 1761 04575670 7

HISTOIRE
O U
DESCRIPTION
G A L A N T E
DE LA VILLE DE
S O I S S O N S.
AVEC UN
R E C U E I L
D E
PIECES FUGITIVES.
DEDIE'E AUX DAMES.



A L A H A Y E,
Chez JAQUES VANDEN KIEBOOM,
Libraire dans le Pooten.
M. D C C. X L I V.

FQ

1947

AIHS



ÉPÎTRE

ALLEGORIQUE,

AUX DAMES.

LE Cabinet du Palais de Paphos ne recelant que des Intrigues Galantes , & des Affaires de Cœurs , les secrets n'en sont pas impénétrables. En voici , *Mesdames* , des nouvelles aussi fraîches que véritables , qui vous sont apportées par les Zephirs , Couriers ordinaires de l'Isle d'Amour. A l'ouverture des Dépêches Galantes dont ils sont porteurs , vous

trouverez le Récit d'un *Accident Imprévu* arrivé à quelques *Dames de la Ville de Soissons* dans le tems qu'elles étoient aux *Bains*. On se flatte que cette *Lecture* procurera à votre Sexe les Amusemens agréables dont il est Amateur. C'est pour vous, *Mesdames*, qui faites la plus belle moitié du Monde, que nous donnons cette *Avanture*, avec quelques autres *Pieces Galantes*, afin de vous occuper, par une *Lecture* enjouée, hors les tems du Spectacle, des Assemblées, & du Jeu. Le Spectacle rebute, les Assemblées ne se tiennent pas tous les jours, & le Jeu n'est amusant qu'autant que le

le Gain succede à la Perte.
 Tant que ces événemens sont
 alternatifs, il n'y a pas grand
 mal : Mais tel est l'aveugle-
 ment de la Fortune, qu'elle
 néglige assez souvent les plus
 dignes de ses faveurs !

Dans nos plus ardentes Prières ;
 Souvent la Fortune auroit part ;
 Mais elle ferme ses Paupieres,
 Et nous favorise au Hazard.

Ce seroit donc un Culte perdu
 si nous lui adressions des Vœux ;
 laissons la faire, & par une
 juste indifférence

Eludons son maudit Caprice,
 Bizarre, absurde & surprenant :
 Elle élève un Mortel s'en dit la Pro-
 tectrice ;
 Mais c'est pour le fraper d'un coup plus
 étonnant :

VI E P I T R E.

C'est la plus étroite liaison
qu'elle ait avec l'Amour, qui
n'est pas moins aveugle, ni
moins capricieux que la For-
tune. Nous pouvons nous en
raporter à ce Madrigal.

En Amour, comme dans le Jeu,
Rien n'est certain, rien n'est solide,
Et le mérite sert bien peu
Où sans ordre & sans choix la Fortune
 préside:
Du plus aimable & du plus amoureux,
Du plus adroit & du plus généreux,
Souvent le malheur est extrême,
Et souvent, sans y penser même,
Le plus sot est le plus heureux.

L'aimable & respectable
Auteur de ces Vers, étoit au
fait. Elle avoit comme vous,
Mesdames, une pratique si
épu-

épurée de l'Amour, que comme vous aussi, elle y joignoit tous les agrémens de l'Amitié. On en trouve de si grands dans l'usage de la vôtre, & vous combinez si bien l'Amour & l'Amitié, qu'il n'y a personne qui ne souhaite être de vos Amis. Tout le monde n'a pas ce bonheur, il faut avoir les qualitez requises par votre juste discernement; mais qu'il est difficile d'en remplir toute la délicatesse! La votre, *Mesdames*, étant généralement reconnue dans la Haye, ce seroit ne vous pas rendre justice, de n'en point parler dans une Epitre où l'Allegorie est si judicieusement appliquée.

Quand

VIII E P I T R E.

Quand le mérite est véritable,
On ne peut le désavouer,
Et l'on fait toujours bien louer
Ce qu'on trouve louable,

Et toujours digne d'être res-
p.été par les Plumes les plus
libres.

Je finis, car du métier
De louer,
Il ne faut pas se jouer;
De tout ce que l'on révere,
Il fait bon
Il fait bon ne parler guere.

DESCRIP-



DESCRIPTION

GALANTE

DE LA VILLE

DE

SOISSONS

*Avec le recit récréatif d'un accident
imprévu arrivé à quel-
ques Dames de cette Ville,
dans le tems qu'elles étoient
au Bain.*

Soissons est une petite Vil-
le; mais charmante par
sa situation, par l'union
& la Société qui y re-
gnent. Elle est située sous un Cli-
mat

2 Description Galante

mat doux & temperé, dans une vaste & reguliere Plaine consacrée à Cerès, & bornée par des Cô-teaux qui le font à Bacchus. Sous cette douce & heureuse Constellation le Dieu & la Déesse dépositaires des Biens de la Terre, les font éclore & meurir abondamment chaque année. Cette Plaine est d'autant plus fertile & agreable, que jamais les Aquilons fougueux n'y font sentir leur bruïante haleine. Les Cô-teaux escarpez enrichis de ce fruit précieux dont les Mortels expriment le jus pour faire des Libations en l'honneur du Dieu de l'Erice, font autant de Rideaux qui deffendent cette aimable Plaine des Tourbillons & Ouragans destructeurs des Terres les mieux cultivées & les plus fertiles. Ces Rideaux fruitiers s'oposent à leur fureur, & ne livrent passage qu'aux zephirs amis des beaux jours & de

de l'abondance. La vigilante Aurore qui ne contribue pas peu à la fécondité de ces Trefors terrestres , y répand de précieuses larmes, que Phebus a soin de venir essuyer ; cela offre un parfait coup d'Oeil aux Amateurs de la Promenade du matin, qui vont sur les Ramparts donner audience à leurs pensées ; & d'où ils voyent cette douce & suave Rolée suspenduë sur chaque Epic, où elle forme un Cristal charmant.

Bacchus & Cerès ne sont pas les seules Divinitez qui s'interessent, avec la Nature , au bonheur des habitans de Soissons : Flore & Pomone contribuent aussi à leur felicité, par l'ornement des Jardins & des Vergers, dont Elles ont tant de soins, que le Printems, par leur émulation divine, prépare l'Eté à une abondante Recolte , & l'Automne à de fécondes Vendanges. Tout ces

A 2 biens

biens & toutes ces Richesses manducables, philtrées dans des Corps aussi bien composez que le sont ceux des Soissonnois & des Soissonnoises, rendent l'un & l'autre Sexe fort aimable & fort amoureux ; de là vient que les Aventures Galantes n'y sont point rares.

L'Aîne arrose de ses Eaux les murs de cette Ville flanquée d'un ancien Château, où se tiennent actuellement les Assemblées du Congrès, dont les Conférences doivent décider du trouble ou du repos de l'Europe. La Ville borde agréablement les rives de la Rivière qui serpente presque tout autour, & la traversant rafraichit en même tems & la plaine, & le pied des Côteaux dont le Soleil échauffe le sommet ; ce qui est encore fort agréable à la vûë, de quelque côté qu'on la tourne.

Les Ramparts qui laissent voir des marques de fortifications qui
ont

ont été assez régulières, sont tous plantés d'arbres, & servent de Promenades. Celle qui conduit aux Capucins est la plus agréable, après le Mail, qui peut être considéré comme une Promenade enchantée. Ce Mail regne au pied, & tout le long du Château qu'il sépare de la Rivière: Il est terminé par une large espace en forme de petite Plaine remplie de Spées ou touffes d'Osier,

Qui sont autant de paisibles Retraites,
Pour goûter de l'Amour les plaisirs les
plus doux ;
Où les Amans heureux trouvent mille
Cachettes,
Pour tromper les Maris jaloux.

Ils ne sont pourtant guère susceptibles de Visions cornuës, au contraire ils sont traitables au dernier point; quand une femme ici ne donne qu'un Rival à son Epoux, il n'a pas le petit mor à

A 3 dire :

6 *Description Galante*

dire : c'est un droit dont elles font en possession, & dont elles jouissent par licence pacifique de leurs chers Epoux ; mais elles n'en abusent point : Si une femme s'avisoit de surpasser des bornes si judicieuses, en rendant plus d'un Rival heureux , elle seroit lapidée ; je n'en connois point qui ait plus d'un Amant ; c'est la regle. Elle ont du discernement dans le choix qu'elles font de leurs favoris ; cependant le peu de contrainte, & la facilité qu'elles ont à les rendre heureux, ne leur fait gouter que la moitié du plaisir auquel tout autre cede. Elles sont pourtant naturellement propres & ragoutantes, ce qui doit rapeller son buveur ; mais la Galanterie dépourvuë d'intrigue devient fade & insipide, le mystere est une petite pointe qui la releve ;

Ce ragout fait valoir l'art d'aimer & de plaire,

On en fait grand cas à Cythere ;

&

& même en Hollande, où, à ce qu'on m'a dit, la Galanterie ne court point les ruës comme ici. La source du Nil, dit-on, seroit moins difficile à trouver, qu'une intrigue Amoureuse dans la Haye; ce qui est aisé à comprendre, s'il est vrai que vos Pretresses du temple de l'amour, n'ont point de sacrificateurs François, qui sont sujets à faire éclater le culte qu'ils rendent à ce Dieu, en revelant les mysteres auxquels ils ont le bonheur d'être initiez. Cela ne leur porte aucun préjudice ici, où les Maris ont des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, & des bouches qui ne parlent point, crainte de troubler par de ridicules soupçons, le dénouement des Nœuds les plus cachez & les plus indissolubles. Toujours en parfaite union avec leurs femmes & leurs Galants qui jouissent & abusent pleinement de cette tolerance, & de ces bon-

rez Maritales. Cela fait à la vérité beaucoup de volages & d'indiscrets: Nous qui sommes neutres, nous les chantonnons; ils en sont quittes à bon marché. Voici un petit Rondeau à leur sujet, qui ne fera pas moins gracieux à lire, qu'agréable à chanter.

Rondeau sur les Amans Volages.

Suffit-il d'être Amant aimé	} <i>bis.</i>
Pour devenir Volage!	
Amour dans un Cœur enflamé,	
Pourquoi détruis tu ton Ouvrage?	
Par tes faveurs il est charmé,	
Par tes rigueurs il se dégage:	
Suffit il d'être Amant aimé	} <i>bis.</i>
Pour devenir Volage?	

Quoique les Guerriers le soient beaucoup, & quoiqu'ils fassent autant éclater leurs bonnes fortunes en ruelle, que leurs exploits en Champs de Mars, ils ont toujours la préférence & l'avantage sur la Robe, & les petits Collets.

Ce-

Cependant nos Dames ne donnent le prix de leurs faveurs qu'aux plus braves, & à ceux qui sous le Visage du jeune Pâris, cache la Vigueur du fier Alcide. Peu de nos Cavaliers ont ce double avantage; comme ils sont rares dans le Païs, ils sont plus courus & plus recherchez. Ceux que nous avons, ont un mérite, & n'ont pas l'autre: celui-la est brave, mais negligé; l'autre est rablu, mais laid, farouche: celui ci est efféminé & s'aime trop; ensorte que l'on peut judicieusement lui attribuer ce que Catulle dit de César; *Circa curam Corporis morosior*, il a un peu trop soin de lui-même. *Etiam cultu notabilem ferunt*; il n'est recommandable que par sa parure & son ajustement: cela imite trop les femmes pour en être aimé. Si César en a été quelque fois traité favorablement; c'est que César avoit mille qualitez invinci-

bles, qui lui donnoient plus de relief, que ces petites minauderies ne l'avoilissoient. On sçait combien il étoit bon, spirituel, brave, genereux, galant. . . . Mais où nous mene la digression? Voilà insensiblement César une seconde fois dans Soissons, où il y a encore une tour qui a eu l'honneur, l'avantage & la gloire de recevoir ce Monarque, cet Empereur universel : le petit Peuple l'appelle la *Tour du Diable* parce qu'il prétend que cet Etre subalterne & dépendant, a travaillé à la construction de cette piece de fortification antique, oposée au château. Puisque j'ai interrompue ma Description pour vous parler de César, dont on parlera longtemps, je ne la reprendrai qu'après le recit enjoué que je vais vous faire de l'accident impreuvé que je vous ai promis ; il ne contient rien de funeste, la pudeur & la

modestie même n'ont couruës que les riïques de la peur.

L'Aïne, comme je l'ai déjà dit, arrose toute la Ville; cette Riviere descend & se perd dans la Marne & celle-ci dans la Seine, ce qui fait que l'on va par eau de Soissons à Paris. Il y a pour cet effet des Coches d'eau: ce sont de Grands Batteaux tirez par des chevaux, qui partent & arrivent à certains jours. Celui qui revient de Paris, arrive le soir.

Le Mail, comme je l'ai dit aussi, regne le long de la Riviere: c'est à la descente du Mail où l'on prend le plaisir du Bain, sans façon & en présence de ceux qui prennent celui de la Promenade. Les Dames font dresser des Tentes dans l'Eau, & vis-à-vis on en dresse aussi sur terre, sous lesquelles elles se préparent à entrer dans le Bain.

Le Coche d'Eau arrivant de Paris,

ris, vers les sept heures du soir, les Chevaux qui le tiroient prirent le mors aux dents, dès l'entrée du Mail; & sans qu'il fut possible de s'en rendre Maître, ils passèrent, non seulement l'endroit ordinaire pour le débarquement, mais encore les Tentes dressées pour les bains qui sont à l'autre extrémité; c'est-à-dire à la tête du Mail. Celle des Dames les plus distinguées, & les plus aimables de la Ville, étant plus élevée que les autres, fut dépionnée par la corde du bateau, de manière qu'elle décapota & enleva d'emblée la toile qui couvroit les Dames; ce qui laissa voir en pur & en plein, à plus de deux mille personnes, onze belles Gorges & autant de têtes de femme à fleur d'eau d'où elles n'osoient sortir.

Diane & ses Compagnes surprises au Bain par Actéon, ne furent pas plus consternées, que l'étoient
dans

dans ce moment nos Vestales Soissonnoises. C'étoit justement un beau jour de Dimanche ; cela veut dire qu'il y avoit beaucoup de menu Peuple & d'ouvriers, dont on eut peine à contenir l'insolence, mais la presence des Cavaliers & des honêtes gens accourus à ce spectacle, leur en imposa & les retint dans le respect. Il n'y avoit qu'un parti à prendre ; ou plonger, ou sortir de l'eau ; comment faire ? ce n'étoient point des Naiades amphibies, & elles étoient sans Tritons ; il falloit pourtant gagner la tente terrestre en présence de tout le monde ; c'étoit à qui n'en montreroit pas le chemin. Si long-tems dans l'eau, le sang se rafraichit un peu trop,

Le froid saïsît ; l'humidité
Augmente la timidité.

Dans cette perplexe situation, Ma-
de

demoiselle M. . . par un effort de resolution, se leva brusquement & montra à ses Compagnes le chemin de la Tente sous laquelle leurs femmes de Chambre & leurs toilettes les attendoient.

Venus sortant de l'onde avoit moins de charmes que Mad. M. . . . sortant de la riviere d'Aine l'effroy, ayant saisi cette grande blonde, lui fit negliger sa parure aquatique, & la pudeur la rendoit plus belle que l'Amour. Elle fut suivie tumultueusement par ses fides & timides Compagnes; Mad. P. . . faisoit l'arriere garde. Elle avoit pris de gros & grands sabots dans l'un desquels ses deux petits pieds blancs comme neige auroient entrez facilement; comme elle a le cœur tendre, tout ce qui est au dessus & au de sous l'est aussi; car elle a l'Oeil doux & languissant; & ses pieds me parurent mignons & délicats; pour les garantir de la rencontre

contre des petites pierres qui se trouvent au fond de l'eau , elle avoit eu la précaution de se faire apporter cette paire d'escarpins de Forest; mais n'étant point accoutumée à cette chaussure rustique, le pied lui tourna, ce qui la fit tomber sur les baigneuses qui la précédoient. Il y eut un desordre général dans cette chûte, qui fit voir quelque chose de plus beau que Diane toute nuë. J'étois de l'autre côté de la Riviere qui étant basse, diminuoit l'éloignement; enforte que je ne perdis rien ni du coup d'oeil, ni du point de vûë; ce qui m'inspira ce petit Mirliton dont je fis onze copies, & en envoyai le lendemain un Exemplaire à chaque Baigneuse, qui le firent courir.

Que Phebus sur cette Rive,
Rassemble de traits Mignons!
Jamais cette Eau claire & vive
N'arrosa tant de Chignons,

Ni de Mirlitons, Mirlitons, Mirlitaine,
Ni de Mirliton don don.

La Riviere en étoit couverte; car à l'exemple des Dames, les soubrettes & les servantes étoient au Bain; & dans cet ordre inferieur, il y en avoit qui n'étoient point à rejeter. Les Cavaliers Galants, envoyèrent chercher leurs Carosses pour prendre les Dames: Mad. C. . . demeurant au Faubourg St. Wast; c'est-à dire de l'autre côté de la Riviere, où j'étois encore, la repassa dans un petit Canot: je fis ce couplet à cette occasion.

C. . . voguant sur l'eau,
L'amour lui sert de guide,
Et le Dieu de ce Ruisseau,
Sortant de son Lit humide;
Dit d'une voix timide,
Est-il rien de si beau!

C'est aussi une grande brune des plus
regulieres & des plus picquantes,
qui

qui mériteroit toute autre attention que celle d'un Dieu Marin; mais Mademoiselle M. . . . qui mérite celle de tout le monde, ne doit point être sans son couplet; en voici un que je lui envoyai *inconnu*. Sa beauté naissante, & sa taille majestueuse, selon moi, lui donnoient la préférence pour être mise en parallèle avec Venus sortant de la Mer. Elle reçût gracieusement cette Chançon, mais sa modestie la lui fit supprimer: Il n'y a qu'elle, vous & moi qui l'ayent encore vûë. Quelle retenue! quel effort de modestie! A l'âge de dix-sept ans, triompher de l'amour propre, dont nous sommes encore les fots esclaves à cinquante! Voici son Couplet.

Telle que vous, du sein de l'Onde,
Venus sortit pleine d'attraits,
Quand elle vint ranger le Monde
Sous sa puissance & sous ses traits:
Votre Cour étoit plus brillante,

B

Vos

Vos apas surpasseient les siens.
A travers de cette eau coulante,
Vos beaux yeux ont charmé les miens.

J'avouë que je n'en avois pas assez
de deux pour admirer tant de char-
mes à la fois, & presque tout d'un
bloc. Je m'en souhaitois autant
que la Fable en donne à Argus. Si
Mesdemoiselles M. . . & P. . .
avoient été du tems qu'à Syracuse
on adoroit *Venus aux belles fesses* ;
que d'Offrandes elles auroient en-
levées à la Déesse ! La plaisante
Divinité ! Nos anciens avoient du
goût. On fait que la figure de
cette Venus , fait encore aujour-
d'hui l'ornement des Jardins qu'un
grand Roi semble avoir voulu con-
sacrer à l'Amour, en reconnoissan-
ce des bons traitemens qu'il en a
reçus. Tous les Attributs de ce
Dieu y sont érigés en marbre
blanc. placez dans des allées de
Mirtes & d'Orangers, où l'on ne
ref-

respire qu'un air délicieux. On n'y voit que figures passionnées d'Amans favorisez, & de Maitresses sensibles; les transports & les plaisirs amoureux sont si naturellement dépeints dans leurs postures & sur leurs visages, qu'elles inspirent de la tendresse aux plus severes. On y trouve presque par tout des Grotes très commodes pour les rendez-vous.

Présentement cette figure charmante (la Venus dont nous venons de parler) est renfermée par une superbe Ballustrade de fer doré. Avant cette Clôture , on surprenoit souvent des sacrificateurs dans les extases d'un culte profane, contraire à l'ordre de la nature, & désagréable à la Déesse.

Je sai que sa figure est belle,
Et sans juger autrement d'elle;
Elle est droite, elle est grande, elle a de
la blancheur,

J'y vois mille agremens ; mais c'est une
Statuë,
Qui peut plaire à la vuë,
Et qui ne touche point le cœur.

Cependant il y en a eu qui s'y sont rendus sensibles, & qui, comme je viens de le dire, se sont laissez échauffer à force de contempler la fraîcheur & le travail de ce beau Marbre. Pour vous, je suis persuadé que vous me ressemblez, que vous aimez le palpable, & que vous n'imiterez jamais ce Sculpteur, qui, pour avoir bien réussi dans une figure, la faisoit coucher avec lui.

A propos de figure ; je me souviens que vous m'avez demandé les Vers qui ont été faits sur le Portrait de Mad. la D. D. M. L'extravagance du Peintre les a fait naître. On fait que cette belle Princesse est destinée à la souveraineté d'un certain petit continent, où
jadis

jadis les Sybarites vivoient dans la molesse & dans l'oïfiveté. Ce Peintre, auffi fou qu'habile, n'eut pas plutôt reçu l'ordre du P. de R. de faire le Portrait de la Princeffe fa fille, qu'il y travailla en toute diligence; mais par un de ces Caprices le plus bizarre qui foit jamais arrivé à ceux de fa profession, qui y font forts fujets, celui-ci s'avisâ d'enfrocquer cette jeune Princeffe dans l'habit & l'attitude d'un S. François, recevant les stigmates réveufes, aufquelles il n'y a que ceux de cet ordre qui y donnent quelque creance. La folle hardieffe du Peintre, devoit lui attirer un prompt & rigoureux châtiment; mais l'excellence de l'ouvrage auquel fe connoiffoit parfaitement le Pr. de Relofan, fit grace à l'ouvrier, qui en fut quitte pour trois mois de Baftille. Voilà les quatre Vers que vous demandez d'une maniere à n'être point refusé

22 *Description Galante*

& qui font les fruits d'une contemplation Poétique , à qui l'art & l'habileté du Peintre ont donné lieu ; car on ne peut représenter plus naturellement , ni plus vivement les extrêmes de ce bon Seraphique , ni plus vivement tous les charmes ravissans de la Magdelaine.

Beau Saint François ne souffrez pas
Qu'on perce vos mains délicates :
Dites à l'Ange , c'est plus bas
Qu'il faut appliquer les Stigmates.

L'Auteur de ces Vers , est un demi-Druide très-connu chez les Muses , & redoutable à certaine Société , qui l'est à tout le monde. Société où l'on n'entre qu'après avoir fait preuve de science & d'esprit , comme on est obligé de faire preuve de Noblesse pour entrer dans l'ordre de Malthe.

Passiez moi cette seconde Digression , en faveur de l'Histoire secrète du Portrait. Je reprends ma Description

scription, en vous disant que tout ce qui peut rendre une Ville célèbre & florissante, se trouve à Soissons.

C'est un ancien Evêché: il est le premier Suffragant de Rheims. L'Evêque qui remplit ce siege aujourd'hui, est de la Maison de Languet Gergi, originaire de Bourgogne, laquelle a mis de grands hommes dans l'Eglise, dans l'Epée & dans la Robe. M. de Soissons, est un des plus savans Prélats de France, & des plus zelez Constitutionnaire. Invariable dans le Parti qu'il soutient avec autant de chaleur de Foi, qu'avec un fond de science, dont nombre de ses Ecrits font preuve; quoique la plupart ayent été flettris par Arrêt du Parlement. On l'a vu ferme & inébranlable, à la veille d'être privé de son Temporel; sans tergiverfer, ni varier dans ses sentimens attachez inviolablement à

ceux du St. Siege. Nos. Anti-Constitutionnaires n'ont guere de plus redoutables Antagonistes. Ce Prélat est à la tête d'un Illustre & nombreux Chapitre, dans lequel il y a eu, & où il y a encore beaucoup de savans.

Soissons étant la Capitale du Soissonnois; l'Intendant y fait sa Résidence. Il est chef de la Justice, Police & Finance.

Il y a un Celebre Présidial, composé de quinze ou vingt Magistrats éclairés dans la jurisprudence.

Un Corps de Ville nombreux & très-remarquables.

Election & Maitrise des Eaux & forêts.

Une juridiction consulaire, dont le District est fort étendu pour juger & connoitre des affaires de Commerce.

Enfin, il y a à Soissons une Académie Française, *ad instar* de celle

celle de Paris Elle est composée de vingt Membres dont l'Evêque est Président né. Des Chanoines, des Magistrats, des Avocats, des Docteurs en Droit & en Médecine, & autres sçavans particuliers remplissent ce nombre. Plusieurs sont connus dans la République des Lettres. Il y a aussi de jeunes Aspirans qui s'appliquent, par l'étude & leurs bonnes mœurs, à remplir les places qui deviennent vacantes. Voici une Ode de la façon d'un de ces élèves; c'est un très gracieux jeune homme qui n'a pas plus de dix-neuf ans, dont la Muse ignorant encore le chemin de la feinte, l'a conduit dans celui de l'exil par une voiture, attelée de quelques Licences Poétiques, ce qui ne diminue, ni son mérite ni celui de son Ode.

Tout en est naturel, solide, bien suivi,
Ce Poëte encor naissant, aux Muses asservi,

26 *Description Gnlante*

Ce Nourisson cheri de la Chaste Neu-
vaine,
Jamais ne troublera l'Eau pure d'Hypo-
crene.

Jugez-en par son Ode, la voici sous
le titre de Parallele sur la Poësie
Latine & Françoisse, qui a été pro-
posé pour le Prix de l'année
mais cette Ode ne l'a point rem-
porté. La Piece qui a eu cet
avantage a été supprimée, & on
n'a jamais osé l'imprimer.

O D E

*Sur la Poësie Latine & la
Poësie Françoisse.*

E Loignez-vous Muse Latine,
Je n'écoute plus vos transports;
Je sens qu'Apollon me destine.
A former de nouveaux accords:
Jaloux de scavantes allarmes,

En

En naissant j'adorai vos charmes,
Qui captiverent ma raison :
Vous m'occupâtes dans l'enfance ;
J'ai crû ; la Muse de la France
M'enyvre d'un autre poison.



Joüet de vos vaines Saillies,
Je perdis la tranquillité ;
Dans vos Poétiques folies,
Je cherchai l'immortalité :
Mes yeux s'ouvrirent avec l'âge,
Je scûs en vain m'en dégager ;
Une chaîne succede à l'autre,
Mon Cœur en sortant de la vôtre.
N'en sortit que pour en changer.



A mes yeux les Lauriers s'offrirent,
Je crus de près voir Apollon,
Les Autres du Pinde mugirent,
Tout frémit au Sacré Vallon :
Mes genoux sous moi s'affoiblirent,
Mille soins divers m'assaillirent,
Un nouveau feu me fit la loi ;

Et

28 *Description Galante*

Et dans ce désordre farouche,
Le Ciel vit sortir de ma bouche,
Des sons qui n'étoient pas de moi.



A ces sons la noble Mesure
Apprit encor à cadancer ;
La Rime avec égal murmure
Au bout des Vers vint se placer :
Je fus séduis par leur amorce,
Et ma raison perdit sa force
Contre ces fiers enchantemens ;
Car vainement sa voix rapelle,
Et l'Esprit, & le Cœur rebelle
Qui chérit ses égaremens.



Rome, de nos Ayeuls l'idole,
Que sont devenus tes Césars ?
Tu vis sous eux au Capitole,
Apollon regner avec Mars :
Dans la Paix, comme dans la Guerre,
Alors Maitresse de la Terre,
Tu fis, tu chanta mille Exploits :
Dans tes murs féconds en Miracles ,
Ces

Ces Dieux te dictoient leurs Oracles,
L'Amour t'a donné d'autres loix.



Dès-lors, livrée à tes caprices,
Tu vis tes Lauriers se flétrir,
Tu n'enfanta plus que des vices,
Que des Héros pour le plaisir
Les tristes Vertus s'envolèrent,
Les Chastes Muses s'exilèrent,
Les Dieux sortirent de tes Murs,
Et les sciences Allarmées,
Vinrent dans nos Villes charmées
Chercher des Aziles plus purs.



Avec elles passa ta Gloire,
Leur fuite amena tes malheurs,
Tes Trefors, fruits de la Victoire,
Ne firent qu'amolir tes mœurs:
Le Ciel honteux de ta foiblesse,
Vit à regret dans la moleſſe,
Languir les Maîtres des Humains
Et la Fortune ſur ſa rouë,
Vit les délices de Capouë
Paſſer d'Annibal aux Romains.



Nos Climats en Heros fertiles ,
 Servirent d'azile aux beaux Arts ;
 On y vit naître des Virgiles ,
 On y vit naître des Cefars ;
 Les Muses eurent leurs retraites ,
 Apollon forma des Poëtes ,
 Mars nous éleva des Guerriers :
 L'un rendit terribles nos Armes ,
 L'autre, loin du bruit, des allarmes ,
 Nous fit moissonner ses Lauriers.



Ne nous vante plus ton Parnasse
 Si fameux dans l'antiquité ,
 Rome, l'éclat du notre efface
 Celui que le tien a porté :
 Ton Horace né pour médire ,
 Enfant chez toi la Satyre ,
 Dépreaux, chez nous l'éleva :
 Mais que servent les paralleles ?
 Le tien ébaucha les Modeles ,
 Et le nôtre les acheva.



Mais quoi ! ce jugement t'offense ,
 Rome, tu vas en décider ;

Mo-

Moliere égala-t'il Terence?
Rivaux ! ose les accorder.
A Senecque oppose Corneille;
Mais Sophocle, à ce mot s'éveille,
Et prend Corneille pour Rival :
Rome, quand la Grece rebelle,
Juge la France digne d'elle,
Crois-tu le Parallele égal?



Et, toi, France, chere Patrie,
Aux Muses fais toujours ta cour,
Rejette cette idolatrie,
Que Rome déferé à l'Amour!
Rome sous ces tristes auspices,
Commença d'impurs Sacrifices,
Que suivit la perte des siens;
Méprise les plaisirs steriles,
Et tu compteras dans tes Villes,
Les Heros par les Citoyens.



Vous, Muse, à mon repos fatale,
Qui troublez mes jeunes desirs,

Ne

Ne craignez rien d'une Rivale,
 Qui fit jadis tous mes plaisirs :
 Je la servis sans vous connoître,
 Mais le ciel, pour vous, m'a fait naître,
 Et c'est vous seule que je fers,
 Sur le Parnasse où je m'égare,
 Ne me foyez jamais avare
 Du feu dont naissent les beaux Vers.

Vous voyez que Soissons est aussi fertile en beaux Esprits, qu'en bon Vin.

J'ai à vous régaler d'une Avanture moins enjouée que la précédente, mais non moins agréable. Elle nous est arrivée dans le tems de l'inactivité du Congrès, dont plusieurs Politiques se sont mis plus en peine que nous.





APARITION
D'UN
HERMITE
A LA GROSSE TETE
FAMEUSE AUBERGE DE LA VILLE
DE
SOISSONS.

Cette aventure n'est pas
moins réelle, qu'elle est
amusante & curieuse. A
peine étions nous dans
notre Chambre, pour nous dis-
poser à souper, que parut de-
vant nous, vers la porte, com-
me un spectre : c'étoit une
C gran-

grande figure d'homme, qui ne parloit point. Nous reconnûmes bientôt que c'étoit un Hermite, que nous prîmes d'abord pour de ces Hermites coureurs, pour qui on n'est pas fort prévenu d'estime. Nous l'invitâmes de souper; il ne se fit point prier, & prit place avec nous. Le vin de l'hôte étoit fort bon; & nous tâchâmes de lui faire honneur. L'Hermite n'en dit ni bien, ni mal; mais il paroissoit par sa contenance, qu'il ne le trouvoit pas mauvais. Il en usa un peu plus fort que S. Paul ne l'entendoit, lorsqu'il disoit à son Disciple Timothée: *Usez d'un peu de Vin, à cause de votre estomac, & de vos infirmités fréquentes.* 1. Timoth. chap. 5. v. 23. Mais après tout, il en demeura dans les règles de la Morale d'Ovide, qui veut qu'on ne s'enyvre qu'autant qu'il le faut, pour charmer les cuisants chagrins de la vie; rien de plus,

plus, ni de moins. *Lib. 2. de Remed. Amor.*

At nulla ebrietas , aut tanta fit , ut tibi
curas

Eripiat ; siqua est inter utrumque , nocet.

Notre Hermite , non seulement avoit de l'esprit ; mais encore il avoit l'esprit orné ; & avoit sans doute bien étudié. Il favoit les Belles Lettres , & nous citoit souvent quelques Vers des anciens Poëtes , qui étoient toujours de bon goût , & fort à propos. Il nous expliqua fort galamment le mystique d'un vers du Poëte Ausone :

Ter bibe vel toties ternos , sic mystica
lex est ?

Je vous cite , dit-il , un Poëte du Pais du bon Vin ; car Ausone étoit de Bourdeaux ; & il n'étoit pas de ces Poëtes crottez de votre Ville de Paris : Ausone étoit Consul Ro-

C 2 main :

main : Après cela il nous fit le Commentaire. La Mystiquerie de ce vers , ajoûta-t'il , est que dans un repas il faut boire trois fois en l'honneur des trois Graces ; ou bien neuf fois par reverence pour les neuf Muses. Sur ce que nous lui demandâmes , pour lesquelles il avoit plus de devotion ; il repartit fort franchement : j'ai eû toute ma vie plus d'attrait pour le culte des neuf Muses , que pour celui des trois Graces ; mais quand je me trouve avec d'honêtes gens comme vous , & que le vin est bon , je réunis les Graces avec les Muses , je sacrifie volontiers à toutes les douze , & fais une douzaine de Libations en leur honneur.

Vous avez-là , lui dis-je , un charmant secret pour unir les Muses avec les Graces ; si à force de Libations Bachiques , vous pouviez attirer la Fortune à cette Alliance , ce seroit un assortiment presque

presque sans exemple, & auquel on ne pourroit rien souhaiter de plus, qu'une santé parfaite & vigoureuse, pour jouir long-tems de ces félicités. Je ne vous quitterai point, me dit il, tout bas, sans vous rendre compte de ce que vous exigez de moi; mais (haussant la voix, pour se faire entendre de la Compagnie) vous devez auparavant, faire raison à mes libations; sans différer, je fis les miennes, que notre Hermite accompagna de cet hymne à Bacchus, qui fut chantée *Chorus*.

HYMNE A BACHUS.

Armons-nous chacun d'un verre à la
main,
Bacchus, chantons ta Victoire;
Chantons : que l'éclat de ta gloire,
En ce lieu, retentisse jusqu'à demain.

Rien n'est égal à ton pouvoir charmant

Tu fais briller une Belle,

C 3

Ton

38 *Description Galante*

Ton jus la rend moins cruelle ;
C'est par toi que naît le moment,
Que l'Amour refusoit au plus sensible
Amant.

Un repos plein de douceur,
Vient par sa vapeur
Calmer notre aine
Tu fais réveiller une flamme
Tu fais seul nôtre bonheur.

Cet Hermite savoit beaucoup de choses, il nous en dit, après le soupé, des plus jolies. Il nous raporta des Proverbes Italiens, des Anagrammes, des Epigrammes, & des Epitaphes Françoises; mais tout nous paroissoit bien choisi. Quoiqu'il parlât beaucoup, nous ne nous aperçumes pas qu'il tombât dans le fade. Voici quelques-uns de ses Proverbes Italiens, qui sont tous d'un grand sens.

*Le Donne, & le Galline, per
troppo andare, si perdonno.*

Les

Les femmes & les Poules qui
s'écartent trop , se perdent.

*Il martello d'argento , rompe li
porte di ferro.*

Le marteau d'argent rompt les
portes de fer.

*A nave rotta ogni vento è con-
trario.*

A navire vieux & usé , tout
vent est contraire.

*Amor infaga giovani , e anne-
ga vecchi.*

L'amour embourbe les jeunes
gens , & noie les vieillards.

*Bisogna amar i buoni , & gua-
dagnarsi i cattivi.*

Il faut aimer les gens de bien ,
& se gagner les méchans.

Che si loda , s'imbrata.

Celui qui se loue , se bar-
boüille.

*E troppo un nemico , & cento
amici non bastano.*

Un ennemi est trop , & cent
amis ne sont pas assez.

*I Saggi la bocca nel cruce, è
matti il cruce in bocca.*

Les sages ont la bouche dans le
Cœur, & les foux ont le Cœur
dans la bouche.

*La vera lode adorna, la non ve-
ra riprende:*

Une louange véritable fait
honneur, mais une fausse louange
est une réprimande.

*Og' uno sa navigar, quando fa
buon tempo.*

Il est aisé de conduire sa barque,
quand le tems est favorable.

Poco fiele fa amaro molto miele.

Un peu de fiel, gâte beaucoup
de miel.

*Quando il povero dona al ricco,
il diavolo si gratta il culo.*

Lorsqu'un pauvre donne à un ri-
che, le diable se gratte le cul.

Nôtre Hermite ajoutoit à ses
proverbes de petites gloses fort
plaisantes. Savez vous, nous
dit-il, la difference qu'il y a
d'un

d'un homme fou à un sage?

*Le sage rêve la nuit, & le fou
rêve nuit & jour.*

Ne vous imaginez pas continuer il que je ne sache que des Proverbes & des Quolibets: j'aime le sérieux, & j'y donne par tempérament. Lorsque j'étois du monde, j'étois assez alerte; mais depuis que je me suis dévoué à la vie solitaire, je suis tout changé; ce n'est plus moi; on ne me reconnoit pas. Je suis devenu taciturne; j'ai maintenant la machoire pesante. Après cette préface, il entra en matière avec un air effectivement composé, & nous dit; je veux vous faire part d'une très-belle Anagramme. Je fais bien comment on regarde ces petits jeux d'esprit, je ne leur veux pas donner plus de relief qu'ils n'en méritent; mais il y a Anagramme & Anagramme: il y en a d'heureuse, qui ont du Sel, & qu'il ne faut pas mépriser: par

exemple, dans le mot de *Vignerou* on trouve lettre pour lettre *ivrogne*. Dans *Calvinus*, on trouve *Lucianus*. Ces Anagrammes sont naturelles & fort sensées; car il est assez ordinaire aux Vignerons d'être ivrognes, & Calvin & Lucien ont quelques similitudes de Variation. Mais l'Anagramme dont je veux vous parler, est respectable & d'un grand sens. Voici ce que c'est.

Notre divin Sauveur étant devant Pilate, & lui ayant dit; *c'est pour rendre témoignage à la vérité que je suis venu au monde. Qui-conque est pour la vérité, écoute ma voix*. Pilate lui demanda, *Qu'est-ce que la vérité?* QUID EST VERITAS? Ce qu'il y a ici d'une curiosité assez piquante, c'est que la réponse à cette question, *Quid est veritas?* est renfermée dans les mots de la question même; car enfin on trouve dans *Quid est Veritas*,

ritas, lettre pour lettre *est vir qui adest*, qui signifie ; c'est l'homme qui est présent. En effet Jesus-Christ est la verité éternelle ; & il s'est nommé dans l'Evangile , *la voie*, LA VERITÉ, & *la vie*. Heureux eut été Pilate, s'il eut reconnu cette éternelle & adorable verité. Enfin dit l'Hermite, je vous ai promis une Epigramme, & une Epitaphe, je veux tenir parole, & vous reciter l'une & l'autre. Elles ne sont point de ma façon ; je ne suis, tout au plus, qu'un demi Poëte, & qui ne l'est qu'à demi, ne l'est point du tout ; mais j'aime les bons Vers. Voici l'Epigramme, qui peut être vous est connuë, car elle est au monde avant que nous y fussions. Mais après tout, que font autre chose vos beaux Esprits de Paris, dans les conversations, ou aux tables des grands, où ils vont si regulierement excroquer des repas ? Si ce n'est depayer
leur

leur écot par le récit de quelques bons Mots, ou de quelques jolis vers ou anciens, ou nouveaux. Ce n'est pas que je ne pardonne aux gens de lettres nécessaires, & dans le besoin, qui vont remonter de fois à autres leur languissante machine à la table des Seigneurs, ou de quelques gras Financier, à l'égard de ces derniers. c'est autant de pris sur l'ennemi. L'Epigramme dont je vous veux régaler, est si je ne trompe, de feu Mr. Patris; elle est morale, & montre que la mort égale tout le Monde.

E P I G R A M M E.

Je songeais cette nuit, que de mal consumé,
 Côte-à-côte d'un pauvre on m'avoit inhumé;
 Et que ne pouvant pas souffrir ce voisinage,

En

En mort de qualité , je lui tins ce langage :

Retire-toi, Coquin, vas pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.

Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance
extrême,

Vas chercher tes Coquins ailleurs , Co-
quin toi même ;

Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus
rien ;

Je suis sur mon fumier , comme toi sur le
tien.

Vous voyez qu'en l'autre monde
il n'y a point d'adulateurs ; on parle
là tout à la franquette, sans déguise-
ment : Aussi les bons Geogra-
phes qui savent par la longitude,
& la latitude, la véritable position
des lieux, disent-ils que les habitans
du païs des morts, sont nos Anti-
podes. Mais ce n'est pas le tout,
je vous ai promis une Epitaphe ;
il ne faut pas s'acquitter à demi.
Celle que vous allez lire, semble
être une suite de l'Epigramme
que vous venez d'entendre.

EPI.

E P I T A P H E.

Ci-git & repose humblement ,
Dont tout un chacun s'en etonne ,
* Tonnere , l'Illustre Personne ,
Dans un si petit Monument.
Il fut reçu , vaille que vaille ,
Au rang des Saints en Paradis ;
Mais il en sortit par mépris ,
N'y trouvant que de la Canaille.

* Feu Mr. l'Evêque de Noyon étoit de cette belle & ancienne Maison de *Clermont Tonnere* ; mais plus entêté de la Noblesse , qu'un Noble Préadmire. Prêchant un jour dans une Paroisse de Paris , il traita son auditoire de Canaille chrétienne ; ce qui lui a attiré cette Epitaphe ironique. Comme il se fait tard , dit l'Hermite , & qu'il est tems de se retirer je veux finir par un Proverbe Hebreu dont je vous veux prévenir. Je m'aperçois que le bon vin
dont

dont nous avons bu avec suffisance , graces à vous , a mis chez moi les esprits en mouvement , & que je pourrois bien avoir jazé un peu trop vivement & trop long-tems. C'est ici une leçon dont je ne veux point m'écarter. Elle vient originairement des Rabbins, mais pour cela, ne vous en allarmez point; les bonnes choses se trouvent chez eux, comme ailleurs: Vous en allez juger par ce proverbe-ci כְּבוֹא יַיִן יִצְאֶטוֹר les mots signifient en Latin, *Ingre-diente vino , egreditur secretum*. C'est-à-dire, *a mesure que le vin entre chez nous , le secret en sort*. Faites, nous dit-il, votre profit d'une si belle Sentence. En se levant, il s'aprocha de moi, & me mettant un papier dans la main, il me dit à l'oreille: Vous devez au bon Vin que vous m'avez donné de bonne grace, le dépôt que je vous fais d'un secret

& d'un Tresor inestimable ; je vous prie de ne le point lire que demain : je vous souhaite la bonne nuit. Il se retira, & nous allâmes aussi nous coucher. J'étois fort inquiet sur ce qu'il m'avoit mis entre les mains : mais je lui tins parole. Je me levai d'assez bon matin. Je demandai à l'hôte si l'Hermite, qui avoit soupé avec nous, étoit levé. Je n'en fais rien, répondit-il : Il n'a pas couché ici. Je ne le vis point hier ni entrer, ni sortir. Alors je m'informai dans le voisinage ; personne ne l'avoit vu en aucune façon. Enfin je n'en pu avoir de nouvelles ; ce qui me fit faire *in petto* un jugement téméraire ; je le pris pour un Envoyé secret, qui venoit *incognito* voir ce qui passoit au Congrès. Il avoit paru & disparu comme un fantôme. Ceux qui croient facilement aux *Aparitions*, & aux Freres de la *Roze-Croix*,

Croix, trouveroient là de quoi exercer leur imagination. Cependant j'eus du chagrin de ne le pouvoir revoir ; & en attendant le déjeuner , j'entrai dans le jardin de l'hôtellerie , pour voir le papier qu'il m'avoit laissé comme un grand secret , & comme un véritable trésor. Je fus fort surpris devoir que c'étoit un procédé de Chymie , pour la *Transmutation de la Lune en Soleil*. C'est-à-dire , selon le langage des chercheurs de la Pierre Philosophale , *pour changer l'Argent en Or*.

Cette sorte de Chymie n'a jamais été de mon goût. Je ne vous dirai point s'il y a du solide , ou de l'illusoire dans ce procédé : je ne l'ai point assez examiné pour en juger ; mais il m'a paru , à vue de pays , que cette Operation est assez Philosophique & que les curieux credules ont souvent travaillé sur de plus mauvais Memoi-

res. Quoi qu'il en soit, je vous dirai que l'*Hermite* paroissoit d'un air fort content, d'une merveilleuse santé, d'une belle représentation, d'une Mémoire prodigieuse, & qu'on ne lui auroit pas donné plus de trente à trente cinq ans; quoiqu'il en eût plus de soixante & dix; Comme il nous le dit plusieurs fois dans la Conversation. Il voulut même payer le souper, il fit de grands efforts pour cela; & jeta de l'or, sans façon sur la table, disant fort gaïement: Cela me coute peu; & je n'en suis pas aux termes de l'Apôtre S. Pierre, lorsqu'il disoit à cet homme qui étoit né boiteux & qu'il guérit: *Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne; levez-vous au Nom de Jesus-Christ de Nazareth & marchez* Act. c. 3. v 6. Et puis il ajouta, en finissant court là dessus: j'ai des secrets, j'ai la Clef du grand Paracelle, & je fais quel-

quelquefois des guerifons dont les Docteurs en Medecine tiendroient Registre & feroient leur profit. Enfin, je vous fais part de fon procédé, fans que je puiffe bien définir le perfonnage dont je le tiens. Ce Secret, s'il étoit veritable, plairoit fort à un tas de Cosmopolites, à un grand nombre de bruleurs de hoüilles & de Charbon, qui par une injufte cupidité fouhaiteroient devenir riches tout d'un coup, comme fi cela fe pouvoit, fans travail, fans peine, & fans une diligente & vertueufe application à quelque profeffion louable & fructueufe. Gens inutiles, & même dangereux à la Société des hommes; puifque cette efpece de Chymie, eft un art fans regle, qui commence par mentir, qui continue par travailler, & finit par mandier : *Ars sine arte, cujus principium mentiri, medium laborare, & finis mendicare.*

E X C E L L E N T

O E U V R E

Pour transmuier la Lune en soleil.

Prenez Sel Nitrie , Vitriol ,
 Alun, Armoniac, Sel Commun
 [ana] mettez ces choses en pou-
 dre très-fine & impalpable; puis
 incorporez le tout avec autant de
 Mercure qu'il en pourra prendre.
 Mettez le tout dans une large Cu-
 curbite de terre, avec son Chapi-
 teau percé au haut, & bien luttés
 ensemble. Mettez le tout au feu,
 & le sublimez à feu lent. La
 grosse humidité étrangere étant de
 hors, augmentez le feu de degré
 en degré, & puis bien fort, jus-
 qu'à ce qu'il n'y ait plus du tout
 d'humidité. Laissez refroidir le
 Vaisseau, & puis vous trouverez
 le Mercure élevé sur vos matieres,
 &

& qui fera blanc comme neige. Remettez le tout au feu, & puis resublimez tant de fois, que le Mercure soit très-beau, reluisant & dans une parfaite sublimation. Alors il sera propre pour être joint au corps, & pour faire ce qu'on desire. C'est là la vraie sublimation par laquelle on sépare le pur d'avec l'impur, & le subtile d'avec le grossier ; car la sublimation qui se fait avec le seul Vitriol à feu violent, ne vaut rien, parce que les matieres grossieres & subtiles montent ensemble, & ne conviennent point, dans cet état, au parfait Elixir des sages.

U S A G E.

Prenez une livre de ce Mercure purgé & bien sublimé, mettez-le dans un Alembic de Verre, à distiller au bain Marie ou à doux feu.

D 3 Dans

Dans la premiere distillation il sortira une once d'eau claire. Laissez refroidir le vaisseau, & mettez l'eau sur les matieres; & puis distillez derechef, & il en sortira quatre onces d'eau. Remettez encore l'eau comme vous avez déjà fait, & il en viendra encore en plus grande quantité. Enfin à la quatriéme fois, tout passera en eau pure & vivante.

Prenez trois parties de cette eau précieuse, & une partie d'or très-pur en feuille, & peu à peu mettez le dans l'eau que vous avez mise auparavant dans une Cucurbite de verre, & vous verrez dissoudre cet Or sans feu dans cette eau merveilleuse.

Lorsque l'or sera dissous, couvrez la Cucurbite de sa chape, & luttez-la si bien que rien ne respire. Distillez l'eau à doux feu, & cohobez tant de fois que rien ne
distile

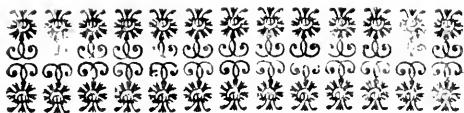
distile plus; mais que tout demeure en bas comme miel modérément liquide. Le Vaisseau étant froid, mettez cette matiere dans l'Oeuf Philosophique, tant qu'il en pourra tenir, enforte qu'il n'y ait point de vuide. Il faut le serrer hermétiquement; puis prenez un pot rempli de cendre, & le mettez tout au milieu de la cendre & du pot. Ensuite faites du feu dessous, & deux fois plus fort par dessus pendant deux jours continuels. Cela fait, laissez refroidir le Vaisseau: & après l'avoir rompu, vous trouverez une Pierre rouge comme synabre. Mettez une partie de ce Synabre dans un Creuset sur cent de Mercure net & purgé par le vinaigre & le Sel: Lorsqu'il commencera à fumer, augmentez le feu durant une heure: puis le tout étant froid, vous trouverez une Elixir ou Mercure, que projetterez en met-

tant un poids sur cent de Lune fonduë. La Projection étant faites, vous la tiendrez durant trois heures en bonne fonte; la Lune sera changée en Soleil très-pure, & à toute épreuve.

F I N.




AUX



A U X D A M E S.

M E S D A M E S,

 *Près l'avanture de Soif-
sons, & l'Aparition d'un
A Hermite dans la même
Ville, il manqueroit
quelque chose au divertissement que
nous nous proposons de vous don-
ner, si nous en demeurions en site au
chemin. Un Dialogue entre Ma-
demoiselle d'A. . . . & Catiche,
sa Femme de Chambre, vous ser-
vira de passe-tems agréable pour
quelques heures seulement,*

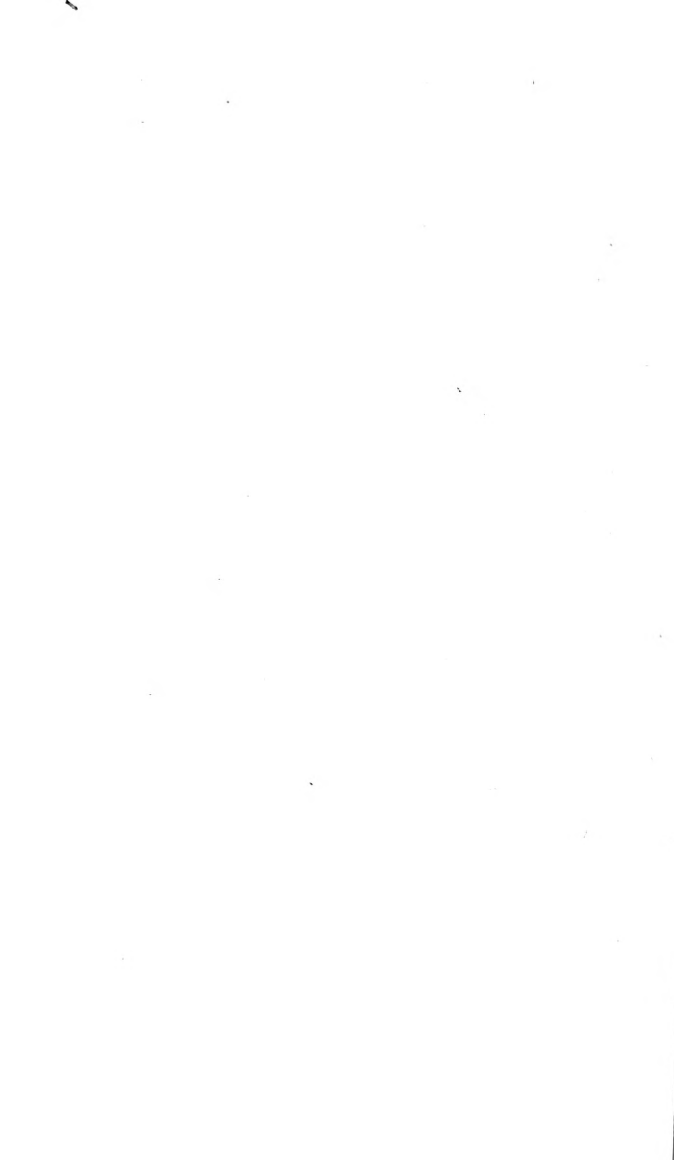
*A n'en point mentir, Mesda-
mes, il y a peu d'Amusement qui*

ne doive ceder à la douceur d'une Lecture aussi divertissante & aussi véritable que l'est l'Entretien de cette jeune Demoiselle avec Catiche. Les ouvrages plus sérieux, & de plus longue haleine occupent plutôt qu'ils ne divertissent, & quand on en a lu quelqu'un de trop grande étendue, on se trouve tout aussi fatigué que si on revenoit d'un spectacle où une bonne Piece auroit été mal représentée, ou d'un Concert mal exécuté. On est incapable de goûter le moindre enjouement; au lieu que le court Recit d'une petite Galanterie rejôit tout le monde, & empêche même que les plus grands parleurs ne s'ennuient en gardant le Silence.

On verra par ce petit Dialogue, que l'Oisiveté est la mere de tous Vices, & que si Mademoiselle d'A. . . . s'oublioit jusqu'au point de donner dans quelque foiblesse humaine, ce seroit plus par la faute
de

de ses Parens que par la sienne, & le reproche dans le monde n'en seroit imputé qu'à leur fausse severité. Renfermer une jeune fille de seize ans dans un Chateau de Campagne deserte, ou qui n'est tout au plus habitée que par de rustiques Mortels, des hiboux, c'est la même chose ; la réjouissante Compagnie, pour une aimable & jeune infante qui n'a rien sur son compte, qu'un cœur tendre & l'humeur un peu coquette.







D I A L O G U E

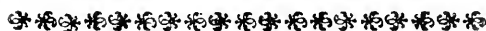
D E

M A D E M O I S E L L E

D ' A

A V E C

C A T I C H E .



M A D E M O I S E L L E D ' A

OH! ma pauvre Catiche,
A que je m'ennuie! Qu'il
m'est cruel de passer mes
plus beaux jours dans un
vieux Château de Campagne, tou-
jours seule, toujours triste, sans au-
tre consolation que celle que tu me
don-

donnes! Messieurs mes Parens, vous me ferez faire quelque sottise; mais au moins, ne vous en prenez qu'à vous. Il me prend quelque fois des tentations de me jeter par les fenêtres; j'en ouvre une, j'aperçois de grands vilains fosses pleins d'eau bourbeuse; un reste d'amour pour la vie me fait retourner dans mon fauteuil, & je me remets à pleurer.

Que la vie est ennuyeuse,
 Quand on n'a point de desirs!
 Qui n'a point l'ame amoureuse,
 La voit couler sans plaisir:
 A quoi passer tout le jour
 Quand on ne songe point à plaire,
 Et si l'on n'a point d'amour
 Que peut-on faire!

C A T I C H E.

Ma foi, Mademoiselle, vous n'êtes pas seule à pester contre vos parens, & votre Destinée; j'y ai
 ma

ma bonne part, comme vous savez; car

Sans amour & sans tendresse
Il n'est point de doux moment,
Il faut soupirer sans cesse
On n'est heureux qu'en aimant.
A quoi passer tout le jour
Quand on ne songe point à plaire,
Et si l'on n'a point d'Amour,
Que peut on faire?

M A D E M O I S E L L E D' A

Ce n'est point d'amour que nous manquons l'une & l'autre; je te connois, Catiche; mais avec qui soupirer? car il y a soupirs & soupirs. . . .

C A T I C H E.

Je vous entends, Mademoiselle & vous m'entendez; soupirs & soupirs! . . . C'est une chose qui crie vengeance, qu'une jeune & belle personne comme vous, soit
redui-

reduite, par la bifarrerie de ses Parens, à une solitude d'Anachorete, tandis que de petites Bourgeoises font tous les jours dans les divertissemens ; mais après tout, il faut prendre patience travaillez, Mademoiselle, c'est une exercice à quoi toute Campagnarde doit s'employer.

M A D E M O I S E L L E D' A

Que je travaille, Catiche ! Ne voudrois tu point que je fisse comme dans les Romans, des ouvrages d'or & de foye ? Encore si j'avois un Chevalier, je pourrois lui broder des Echarpes de mes propres mains pour lui aider à gagner quelques Batailles ; mais je n'en ai point, & c'est le comble à mon ennui.

C A T I C H E.

Oüi-dea ! oüi-dea ; je comprends
qu'un

qu'un Amant vous consoleroit un peu; on ne s'ennuie guere avec ces gens-là: Et si par quelque aventure conduite à la Romanesque, il arrivoit ici un beau Chevalier qui vous demandât le couvert, & qui vous contât merveille de son amour & de ses exploits, vous pouriez ne lui être pas plus cruelle que de raison; & moi qui vous parle, j'y pourrois aussi trouver mon compte; car ces honnêtes Avanturiers ne marchent guere sans des Ecuyers presqu'aussi beaux qu'eux. Mais ne nous repaissions point de chimeres: Il est question de vous desennuyer; occupez-vous, Mademoiselle; lisez, au lieu de vous attrister ainsi: vous avez de l'esprit naturel, cela vous l'ornera considerablement.

MADemoiselle d'A.....

Ah, tais-toi, Catiche, tu me fais mourir ! Les Livres de devotion me font bâiller ; les Histoires m'attristent, & les Romans me feroient devenir folle : Ce ne feroit peut-être pas un grand mal ; je ne sentirois plus cette fureur qui m'agite ; mais je t'avoue que la conversation des morts ne peut me dedommager de ce que je perds par la privation de celle des vivants.

CATICHE.

Oh, pour cela, vous êtes très-vivante : Votre ennui même n'a rien de morne ; il ne vous fait dire & penser que des choses vives. Que ferons-nous donc ? Promenez-vous, Mademoiselle ; l'agitation du corps reveille l'esprit :
Vous

Vous êtes toujours couchée dans un grand sofa ; les plus belles soirées du monde ne peuvent jamais vous attirer dans les jardins ; on y entend des oiseaux, on y voit des fleurs, on y sent l'haleine des zephirs, on.

MADemoiselle d'A.....

Ma pauvre Catiche, tu te jettes dans les Descriptions Poétiques ! Si j'étois assez sotte pour sortir de ma paresse, je trouverois tout ce bel étalage réduit à voir une mauvaise tulipe, des arbres chargés de chenilles mêlées avec les feuilles, un puits d'où on tire de l'eau pour arroser les herbes du potager, quelque malautru d'oiseau, qui craint toujours qu'on ne l'aproche, & un vent qui me gâteroit le teint.

C A T I C H E.

Il faut avoüer , Mademoiselle , que vos peintures l'emportent sur les miennes : Mais au moins , ne dira-t'on pas de vous , que vous avez des idées riantes : Vous seriez de ces Peintres tristes , qui n'imiteroient jamais que les choses affreuses. Mais à propos d'occupation ! Chantez Mademoiselle , chantez , vous avez de la voix , vous avez de la Musique , vous avez du goût. . . . Je me souviens que le jour que Mrs. vos Parens nous firent partir subitement pour cette Terre maudite , où ils se sont avisés de vous releguer ; je me souviens , dis-je , qu'en faisant nos paquets , il me tomba sous les mains un de vos Livres de Musique que je mis , par précaution , parmi mes nipes. Tenez , à son ouverture , voici un petit air qui
vous

vous jouïra peut-être, s'il vous
plaît de le chanter.

MADemoiselle d'A.....

Que je chante, Catiche! moi
qui ne fait plus que pousser des
soupirs! Chantes l'air si tu veux,
& m'en donne les paroles à lire.

Laissez-vous enflammer
Jeune Bergere,
Quand on fait plaisir
Il faut aimer ;
L'ennuyeuse tristesse
Suit la jeunesse,
Qui fuit l'Amour :
Une Beauté Severe,
Ne fait que faire
Du plus beau jour.

Je saurois bien faire usage des
belles journées que la saison nous
donne ici , si notre Compagnie
étoit double. Je ne suis pas l'A-
mour pour être exilée dans ce châ-
teau,

teau, & le Dieu de l'Ennui a grand tort de m'y suivre. Il n'y trouveroit pas son compte, si quelque vent gallant nous amenoit une paire de Pelerins de l'Isle de Cithere. Qu'en dis-tu, Catiche?

C A T I C H E.

Je m'en raporte bien à vous, Mademoiselle, & encore mieux au petit commentaire que vous venez de faire sur le premier couplet de cette chanson: Continuez, Mademoiselle, il y en a encore deux qui ne meritent pas moins votre attention.

M A D E M O I S E L L E D' A

Lisant le second Couplet.

Songez que la fierté,
Ravit les armes
Aux plus doux Charmes
De la Beauté ;

Le

Le Vainqueur de Cithere
Nous montre à plaire
En nous charmant
Iris, une cruelle
Devient plus belle
En s'enflammant.

C'est, ma chere Catiche, ce
qui m'est souvent arrivé ; & plût
encore au *Vainqueur de Cithere*,
nous mettre ici toi & moi à de pa-
reilles épreuves ! Un tendre cou-
roux relève les graces.

C A T I C H E.

Ceque vous dites est bien vrai,
Mademoiselle, car (il m'en sou-
vient toujours) jamais je ne vous
trouvois tant de charmes que lorf-
que vous faisiez semblant d'être en
colere contre Mr. le Chevalier
D'. . . . Mais j'attends avec im-
patience la glose du dernier cou-
plet.

MADEMOISELLE D'A.....

Lisant le troisieme Couplet.

Vous errez nuit & jour
Dans des Retraites
Qui ne sont faites
Que pour l'Amour
Une heure quand on aime
Un long jour même
Semble un moment ;
Mais que faire à l'ombrage
D'un verd Bocage
Sans un Amant.

Que je suis enragée, mon Enfant ! ce dernier couplet renouvelle ma douleur, & met le comble à mon ennui. Je ne fai à qui m'en prendre, & tu ne me proposes que des occupations auxquelles je n'ai nul goût. Peste de ta chanson.

C A T I C H E.

Oùais ! Que trouverions-nous donc bien pour vous tirer d'un état si violent ?

M A D E M O I S E L L E D ' A

Ne pourrois-tu point avoir du Vin de Champagne ? On dit que c'est une merveilleuse ressource contre l'ennui : J'en ai fort peubu ; mais j'en boirois à l'heure que je te parle autant que le plus déterminé bûveur.

C A T I C H E.

Pour de bon Vin du Païs , je vous en trouverois bien ; mais il faut , s'il vous plait , vous passer de celui de Champagne ; on ne connoit point ces choses-là dans notre village.

MADemoiselle d'A.....

Eh cours, Catiche, apportes-en dix bouteilles; fusles-tu déjà revenue. Mais Catiche, que tu es fotte; ne connois-tu rien qui pût me desennuyer? S'il pouvoit venir quelque Passant!

C A T I C H E.

Peste, qu'elle éveillée! du Vin & des Passans! Oh, ma foi, Mademoiselle, je ne vais pas à votre ceinture pour imaginer des Consolations!

MADemoiselle d'A.....

Ah! les Passans n'arrivent pas toutes les fois qu'on les desire! Va toujours querir le Vin. Ma pauvre Catiche, que ton esprit est chétif! Si tu avois été à la place de Prométhée, l'homme n'auroit jamais été fait. Comment apelles-tu

tu ce grand Garçon qui joue si bien aux quilles?

C A T I C H E.

Ha! ha! Colas: Il est bien bâti, oui, ce grand drôle la! Comme je m'ennuie aussi bien que vous, j'ai quelque fois voulu tenter de quoi il étoit capable: je lui ai proposé de jouer aux quilles, & de me laisser perdre mais le benet n'a jamais voulu mordre.

M A D E M O I S E L L E D ' A

Il n'importe, Catiche, il aura du respect pour la fille de son Seigneur! il nous cueillera des fruits, il nous donnera à boire, il nous servira à mille choses. Catiche, va le querir, amene le moi; mes yeux feront toujours amulez par la figure d'un homme.

Voilà à quoi me réduit la cruauté

té qu'on exerce sur moi ! voilà ce qu'on gagne à me laisser seule à mon âge, dans un desœuvrement capable de me rendre folle ! Je vais donc voir Colas ; ce nom n'est pas noble, mais il me faut de l'occupation : Je n'ai point dessein de blesser mon innocence ; cependant je ne fai à quoi il tient que je n'épouse Colas, pour faire enrager mes Parens ! La petite vie que je vais mener avec lui ; dont les aparences seront équivoques, ne les punira pas assez.

C A T I C H E.

Voici Colas, Mademoiselle, je cours au Vin.

M A D E M O I S E L L E D' A

Aprochez, Colas, aprochez ; voulez-vous bien venir demeurer avec nous dans ce Château ; vous ferez mon valet de Chambre, vous aiderez

aiderez Catiche à m'habiller.

C O L A S.

Palsangué, Mademoiselle, je ne fai point tous ce tran-tran-là; mais je l'aurai bientôt appris, car je le ferai de bon cœur.

M A D E M O I S E L L E D' A

Oui, Colas; voilà qui va bien: & les quilles, que deviendront-elles? On dit que vous y jouiez à merveille.

C O L A S.

Oh pargué je n'en crains personne. Je gagne toujours Pierrot, qui est un grand drôle bien découplé, aussi bien que moi; & Pierrot gagne tous les Garçons du Village: Mais qu'importe, je vous rendrai service, tout de mon mieux, & jouerai à quelque autre jeu avec Mademoiselle Catiche.

M A -

MADemoiselle d'A....

Non pas, Colas, s'il vous plait, non pas; je veux que vous me donniez tout votre tems, & tous vos soins : nous jouerons quelquefois ensemble. Mais n'avez-vous point quelque Maitresse ; car voyez-vous, Colas, je prétends que vous quittiez tout pour moi.

C O L A S.

Et he mais, la grosse Phlipote vient quelque fois lanterner autour de moi: elle a toujours quelque niche à me faire ; Pierrot en est un peu jaloux, car il l'aime bien; mais que. . . .

MADemoiselle d'A.....

Oui, Colas, la grosse Phlipote ? & est-elle jolie, cette lanterneuse ?

CO.

C O L A S.

C'est une Camufon qui a le nez tourné à la friandise. Si je l'avois aimée comme elle m'aime, le diable s'y feroit peut-être fourée ; mais je lui avons résisté.

M A D E M O I S E L L E D ' A

Tant mieux, Colas, tant mieux ; il ne faut pas que le diable dispose de vous auprès de Phlipote : mais me trouvez-vous plus jolie qu'elle ? regardez-moi bien.

C O L A S.

Oh pargué , Mademoifelle, je ne sommes pas digne de vous regarder.

M A D E M O I S E L L E D ' A

Je veux que vous me répondiez, Colas ; levez les yeux.

C A-

C A T I C H E.

Et répons, Animal: Pourvû que Pierrot me réponde aussi, tout ira bien ; car franchement je ne suis pas d'humeur moins sociable que ma Maîtresse.

M A D E M O I S E L L E D' A

Ma chere Catiche , je te promets Pierrot pieds, points & mains liées, pourvû que Colas me trouve belle, & à son gré.

C A T I C H E.

Oh, Mademoiselle , je ne demande pas Pierrot lié ; il faut, s'il vous plait, qu'il ait la liberté de son corps. Parle donc Colas, au plus vite.

C O L A S.

Jarnigué je suis tout honteux ;
Made.

Mademoiselle est belle comme trois
petits Anges ; mais je n'oserois
quasi la regarder. Je ne serai pas
toujours si naïf, non, Catiche ;
quand elle m'aura un peu aprivoi-
sé , elle verra , elle verra beau
jeu.

MADemoiselle D'A....

Comment, Colas est un éveillé ! Voilà comme je le demande : qu'il aille querir Pierrot, & mettons-nous, aussi-tôt à table : Un peu de Vin inspire la liberté. Ah, Catiche, je commence à me desennuyer ! Je sai bien que cette maniere de vivre trouvera des censeurs ; mais qu'importe ; il faut remonter à la source, & s'en prendre à ceux qui me réduisent à cette extrémité.

Si la fageſſe de Mademoiſelle
d'A. . . . ſ'aviſoit de ſe relâcher,

F jul-

jusqu'à l'obliger de quitter sa solitude forcée , les événemens scabreux, n'en feroient imputez qu'à sa Famille. Mais changeons de matiere ; Mesdames. Lisons ce Sonnet, où la Morale à plus de part que la Galanterie.

Fin du Dialogue.





L E
S O L I T A I R E.
S O N N E T.

❀❀❀❀❀ Eleve qui voudra par force, ou
❀ S ❀ par adresse,
❀❀❀❀❀ Jusqu'au sommet glissant des
grandeurs de la Cour,
Je prétens, sans quitter mon aimable fé-
jour,
Loin du Peuple & du bruit rechercher la
Sagesse;

Là sans crainte des Grands, sans faste
& sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le
jour;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour;
Et dans un doux repos j'attendrai la Vieil-
lesse.

Ainsi lors qua la Mort viendra rompre
 le cours
 Des bienheureux momens qui composent
 mes jours ,
 Je mourrai chargé d'ans , inconnu , So-
 litaire.

Qu'un Homme est malheureux à l'heu-
 re du trépas ,
 Lorsqu'ayant négligé le seul bien néces-
 faire ,
 Il meurt connu de tous , & ne se connoit
 pas !

Ces choses sont belles à dire ,
 mais l'exécution en est difficile.
 Beaucoup de gens parlent avanta-
 geusement de la Solitude , & en dé-
 peignent la tranquillité ; cependant
 on voit peu de bons & veritables
 Solitaires. Quoique le nombre en
 soit petit , j'en ai découvert un
 dont l'histoire mérite bien de vous
 être racontée. Il étoit fils unique
 & seul heritier d'un homme qui
 pouvoit

pouvoit passer pour grand Seigneur en Province. Son Pere le fit étudier avec beaucoup de soin & de dépense, lui fit faire les Exercices à Paris, & le rapella auprès de lui dès qu'ils furent achevés, de crainte qu'il ne prît le parti de l'Epee, & que le desir de la Gloire, qui excite presque tous les jeunes gens, ne l'engageât à suivre l'exemple de presque tous les camarades qu'il voyoit aller à l'Armée, en sortant de l'Academie.

Ce Fils dont l'humeur étoit douce, qui n'aimoit que le repos, & qui se faisoit une joye extrême d'obéir à son Pere, se rendit auprès de lui dans le tems marqué, & voulut répondre par sa diligence à l'empressement que ce bon homme avoit de le recevoir. Dès qu'il fut de retour, il lui proposa une Charge de Conseiller dans le Parlement de pour l'attacher plus fortement à lui. Cet offre fut ac-

cepté avec joye, & la charge aiant été achetée, il y fut reçu avec aplaudissement: Il l'a exercée pendant dix ans, avec une integrité dont on a vu peu d'exemples. Il ne faut pas s'en étonner; il avoit le cœur indifferant, & la Province n'avoit point de Beutez capables de le toucher. Ce n'est pas qu'il eût du mépris pour le Sexe, & que son indifferance aprochât de celle de beaucoup de jeunes Gens qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils croient la plûpart des femmes indignes de leurs soins. Notre Solitaire n'avoit point ce défaut, & s'il avoit de l'indifferance, la cause n'en devoit être attribuée qu'à son tempérament. Sa froideur pour le Sexe étoit accompagnée d'une civilité qui gaignoit tous les cœurs, & jamais insensible ne l'a si peu paru. Si quelques Belles, qui ne le haïssoient pas; & qui auroient volontiers fait la
moi-

moitié des avances, cachotent le chagrin qu'elles avoient de lui voir un cœur si peu capable d'aimer, son Pere faisoit sans cesse paroître le sien. Il le pressoit tous les jours de se marier, & lui témoignoît avec une ardeur inconcevable le desir qu'il avoit de voir des successeurs qui pussent empêcher son Nom de mourir. Ces discours fatiguoient notre Solitaire, il ne songeoit qu'à ses Livres, il n'aimoit que son Cabinet, il y passoit des jours entiers, & ne voyoit les Dames que lorsqu'il ne pouvoit civilement s'en défendre, & que le hazard les faisoit trouver dans des lieux où il ne les cherchoit pas : de manière qu'on peut dire, qu'au milieu d'une des plus Galantes Villes de France, il vivoit comme s'il eut été dans une Solitude.

Le calme d'esprit, & les douceurs qu'il trouvoit dans cette vie tranquille, furent mêlées de quel-

ques chagrins. Les empressements que son Pere avoit de le marier, lui firent de la peine: il voulut tâcher de se vaincre pour lui obéir, il combattit les desirs qu'il avoit de conserver sa liberté; il se dit des raisons pour se faire vouloir ce qu'il apprehendoit le plus; mais ce fut toujours inutilement: de sorte que se voyant dans la nécessité d'entendre tous les jours les plaintes de son Pere, ou de prendre une Femme, il se résolut de vendre sa Charge de Conseiller, & de se retirer dans une Maison de Campagne sur les bords d'une agréable Riviere. Il pratiqua secretelement des gens pour cela, conclut promptement son marché, & partit aussi-tôt après. La Maison étoit à lui, elle étoit toute meublée, il y alloit souvent, & n'ayant besoin de faire aucun apêt pour ce voyage, il fit facilement croire qu'il n'y alloit que s'y promener, quoiqu'il eût dessein de
s'y

s'y établir tout-à-fait. A peine y est-il arrivé, qu'il s'adonne entièrement à la lecture des plus beaux Livres, aux œuvres de piété, & à la culture de son Jardin. Le Pere au desespoir, & qui souhaitoit toujours d'avoir des Successeurs, consulte ses Amis pour savoir de quelle maniere il en usera pour faire retourner son fils dans le monde. On y trouve de la difficulté; plusieurs expédiens sont proposés, on se quitte sans se déterminer à rien. On se rassemble, & le bon homme conclut enfin qu'il parlera à quelques Bateliers, & qu'il priera une fille publique inconnue à son fils, & la plus belle qu'il pourra trouver, de se mettre dans leur Batteau, & qu'ils iront auprès du jardin de son fils, où ils feindront de faire naufrage. Son argent lui fait trouver tout ce qu'il souhaite. On lui promet tout, on exécute tout, mais si à propos, & avec

tant d'apparence de verité, que nôtre Solitaire est touché de compassion.

Il étoit apuyé sur le bord d'une Terrasse qui regardoit la Riviere, & tenoit un Livre rempli de Traitez contre l'Amour. Il le lisoit avec plaisir, s'aplaudissoit de la dureté de son cœur, & s'affermissoit dans la résolution qu'il faisoit tous les jours de ne se laisser jamais éblouir par aucune Beauté, quelques charmes qu'elle pût avoir, lors que les cris des Bateliers & d'une jeune fille qui sembloit périr, lui firent abandonner la lecture pour courir au bord de l'eau. Il vit une femme qui en sortoit, il lui présenta la main, & la pressa d'entrer chez lui pour changer de hardes, & pour prendre du repos. Il la plaignit pendant le chemin avec une honêteté qui lui est naturelle, & lui dit des choses qui l'auroient empêché de croire

coire qu'il étoit insensible, si elle n'en avoit été bien avertie. Elle se contenta de lui repartir qu'elle se trouvoit bien heureuse dans son infortune, de rencontrer une Personne aussi obligeante que lui. Quand elle fut arrivée au Logis, elle demanda du feu, & du Linge pour en changer, parce que le sien étoit tout mouillé. Notre Solitaire en fut lui-même chercher, & il auroit fait l'impossible pour sa belle Hôtesse, sans en savoir la raison. Il étoit si troublé & si interdit, qu'il ne savoit ce qu'il faisoit. Il la regardoit sans parler, & parloit sans savoir ni ce qu'il lui disoit, ni ce qu'il lui vouloit dire. Il lui allume lui-même du feu avec un empressement extraordinaire, & envoie tous ses gens avec ordre de ne rien épargner pour sauver ses hardes qui flottoient sur l'eau.

Pendant qu'il étoit occupé à faire du feu, la Belle se déshabilloit
peu

peu à peu , & laissoit entrevoir de tems en tems une partie des beautez qui avoient été admirées d'un grand nombre de Cavaliers. Elle se coucha ensuite. Notre Solitaire s'approcha de son lit , & voulut l'entretenir ; mais elle lui dit qu'elle étoit fatiguée , & le pria avec un air modeste , & rempli d'une certaine pudeur qui arrache les cœurs , de se retirer & de la laisser en repos. Il est vrai qu'elle étoit lasse , & le feint Naufrage l'avoit presque autant tourmenté qu'auroit fait un véritable péril. Elle dormit fort tranquillement pendant toute la nuit. Son hôte n'en fit pas de même , il rêva à l'Avanture qui lui étoit arrivée , & son imagination ne cessa point de lui représenter la Belle qui n'étoit sortie de l'eau , que pour lui ravir le repos dont il jouissoit. Son insensibilité l'empêchoit de croire qu'il aimât véritablement ; & quand il auroit
été

été bien persuadé de sa passion, il n'osoit se l'avouer à lui-même; & la maniere dont il avoit vécu, lui faisoit voir tant de foiblesse dans un si prompt changement, qu'il ne savoit à quoi se déterminer. Il se leva avec ces cruelles irrésolutions. Il fut à peine habillé, qu'il envoya savoir de quelle maniere la belle Hôtesse avoit passé la nuit. Il apprit qu'elle étoit éveillée, & qu'elle se portoit bien. Il en témoigna de la joye; & lui envoya demander la permission de la voir. Il l'obtint; mais à peine fut-il entré dans sa chambre, qu'il sentit un batement de cœur; qui lui présagea ce qui lui est arrivé depuis. Il lui trouva de nouveaux charmes, & lui fit des complimens si embarrassés, que la Belle connut bien que ses apas commençoient à faire l'effet que le Pere de notre insensible s'étoit proposé. Elle le pria de lui donner quelqu'un pour en-
voyer

voier querir une Litierre dans la Ville capitale de la Province, qui n'étoit pas éloignée du lieu où ils étoient, & lui dit qu'elle étoit obligée d'y aller incessamment pour porter des papiers de conséquence à sa Mere, qui étoit sur le point d'y voir juger un grand Procès. Il lui promit tout, dans le dessein de ne lui rien tenir, & fit venir sur l'heure un de ses Gens à qui il commanda d'exécuter ponctuellement tout ce qu'elle lui diroit; puis il lui défendit en particulier de suivre aucun de ses ordres, & le fit cacher afin qu'il ne parût plus devant elle. Il mit tout en usage pour empêcher qu'elle ne s'ennuyât. Les Repas furent galants & magnifiques, & tout parla de son Amour, avant qu'il en dit rien, & qu'il en fût lui-même bien persuadé.

Cependant la passion qui avoit été violente dès sa naissance, l'obligea

bligea de s'informer avec soin des raisons qui avoient pensé faire périr une si aimable personne. Il lui demanda d'où elle étoit partie, & pourquoi elle s'étoit fiée à des Bateliers si imprudens. Elle lui rendit raison de tout, & lui dit que sa Mere ne vouloit pas qu'elle confiât à personne les papiers dont elle lui venoit de parler, & qu'ayant appris qu'un Bateau devoit passer auprès de la Terre d'où elle venoit de les querir, elle s'étoit mise dedans, & avoit envoyé tous ses gens par terre. Elle ajouta à toutes ces choses, qu'elle descendoit d'une illustre Maison, qu'elle lui nomma; mais que les dettes, que ses Ancêtres avoient laissées, à cause des dépenses excessives auxquelles le service de leur Prince les avoit engagés, étoient cause qu'elle ne paroïssoit pas dans le monde avec tout l'éclat qu'elle devoit faire une Personne de sa Naissance. Ce Ré-

cir

cit acheva de charmer notre Solitaire ; & sa belle Hôtesse qui ne devoit demeurer chez lui que pendant quelques jours, s'étant aperçue qu'il ressentoit un véritable amour, voulut voir jusques où les choses pouroient aller. Leurs conversations devinrent longues & fréquentes, les yeux de l'Amant parlerent souvent, ses soins confirmerent tout ce qu'ils dirent, & les Billets tendres en apprirent encore davantage. Ce n'étoit toutefois pas assez, il falloit une déclaration de vive voix, & dans les formes. Notre Solitaire la fit, mais en Amant bien résolu d'aimer toujours. Il dit à cette adroite Personne, (qui n'avoit rien oublié de tout ce qu'elle avoit cru nécessaire pour l'enflamer,) qu'il ne tiendrait qu'à elle de le rendre heureux le reste de ses jours, en partageant avec lui le peu de bien que la Fortune lui avoit donné, &

& qu'il ne demandoit pour reconnoissance que ses bonnes graces & son Cœur. Il lui proposa ensuite de l'épouser le lendemain. Elle fit d'abord de grandes difficultés, puis elle se rendit en lui demandant huit jours pour en conférer avec sa Mere. Il ne voulut point consentir à ce retardement: Elle en témoigna autant de chagrin qu'elle en avoit de joye, & le laissa ensuite le Maître de la chose. Il fit tout préparer pour le lendemain, & le Mariage se fit dans l'Eglise du lieu, en présence de tous les Paroissiens. Cependant le Pere de notre nouveau Marié qu'on n'avoit averti de rien, sentit redoubler la curiosité qu'il avoit de savoir comment son stratagême avoit reussi. Il vint voir son fils qu'il trouva d'abord plus gay qu'à l'ordinaire. Il en eut beaucoup de joye, & lui en demanda la cause. L'Amour a fait ce changement, lui

repondit-il. J'en suis ravi, lui repartit le bon homme, en l'embrassant les larmes aux yeux, & je crois que puisqu'une femme a pu vous toucher, vous pourrez devenir sensible aux charmes de quelqu'autre. Le fils l'assura du contraire, & lui dit qu'il aimeroit éternellement celle à qui il avoit donné son cœur. Vous avez beau jurer, lui repartit le Pere, je ne croirai plus rien d'impossible, puis que vous vous êtes laissé toucher. Il est vrai que je me suis laissé toucher, & même plus que vous ne pensez, puisque voir, aimer & épouser n'ont été qu'une même chose en moi. Jugez après cela, poursuivit-il, si vous avez raison d'assurer que je deviendrai sensible aux charmes d'une autre femme? Ces paroles rendirent le Pere immobile, & le saisirent tellement qu'il demeura quelque tems sans pouvoir parler. Le fils qui crut
que

que la joye produisoit cet effet dans le cœur de son Pere, ajouta qu'il ne le presseroit plus de lui donner des Successeurs, qu'il en auroit bientôt, & qu'il croyoit que sa femme étoit grosse. Quoi! lui dit le bon homme d'une voix tremblante, vous avez épousé la Personne que vous avez retirée du Naufrage! Oüi, mon Pere, lui répondit-il, le Ciel me l'a envoyée pour m'empêcher d'être plus long-tems rebelle à vos volontez. *Ab qu'avez-vous fait, mon fils, qu'avez-vous fait!* s'écria le Vieillard: Ce que vous avez si souvent souhaité de moi, repartit notre nouveau marié. Dites plutôt, interrompit le Pere avec des yeux pleins de fureur, tout ce que je devois craindre, & ce qui vous couvrira d'une infamie éternelle, & vous rendra l'opprobre de tout le monde. Je vous pardonne toute fois à cause de votre ignorance; mais il faut

quitter votre femme, il la faut fuir ,
& jamais ne songer à la revoir. De
la maniere que vous parlez , ré-
pondit le fils , il falloit que j'eusse
une Sœur qui ne m'étoit pas con-
nuë , & je l'aurai sans doute épou-
sée , puisqu'il n'y a qu'une avantu-
re semblable qui me puisse obliger
d'abandonner une femme à qui j'ai
si publiquement donné ma foi. Tu
lui en peux manquer , reprit le Pe-
re , & ton Mariage se peut rompre ,
quoi qu'elle ne soit point ta Sœur.
Il lui raconta ensuite toute l'His-
toire du feint Naufrage , & lui dit
qu'il avoit prétendu que les char-
mes & les manieres engageantes de
la Personne qui avoit ordre de se
retirer chez lui , après son malheur
aparent , & de lui demander les se-
cours qu'il lui avoit offert de lui-
même , pourroient peu à peu faire
diminuer son aversion pour les Da-
mes ; que c'étoit tout ce qu'il avoit
souhaité , dans la pensée que son
cœur

cœur étant devenu moins farouche, se pourroit attendre pour une plus honête personne, qu'il se feroit alors si adroitement servi de l'occasion, qu'il l'auroit fait consentir à lui donner la main; mais que puis qu'il avoit épousé une Courtisane, il devoit par toutes sortes de raisons, demander la rupture de son Mariage. Je n'ai point lû dans ses yeux ce qu'elle étoit, dit alors le fils, avec un ton aussi triste que touchant. Ils m'ont paru doux, je n'ai rien vû que d'aimable dans toute la personne, & j'ai trouvé des charmes dans son esprit qui auroient pû engager des cœurs plus insensibles que le mien. Tout ce que vous dites peut excuser votre Mariage, repartit le Pere avec beaucoup de douceur, sans pouvoir vous servir de prétexte pour vous empêcher de le rompre; mais présentement, poursuivit-il, que

vous connoissez votre erreur, la Raïson... . La Raïson, s'écria le fils; je vous ai dit mille fois, pendant que vous me pressiez d'engager mon cœur, qu'elle étoit incompatible avec l'Amour, & que de peur de la perdre, je voulois toujours être insensible. Vous souhaitiez alors de me voir moins raisonnable, & vous me le repetiez tous les jours: Cependant vous voulez aujourd'hui, qu'obsédé d'une passion violente, je conserve toute la raison que pourroit avoir l'homme du monde le plus insensible. Il en faut avoir quand l'honneur le veut, repliqua le Pere, & si tu ne rompt ton Mariage, je te déclare que je te deshériterai. Je ne fai pas de quoi vous pouvez vous plaindre, lui répondit le fils; je n'ai pas été chercher la Personne que j'ai épousée, & vous demeurez vous même d'accord que vous me l'avez envoyée. Dès que
j'ai

j'ai senti que je commençois à l'aimer ; je me suis souvenu de vous , & de la joie que vous auriez en apprenant que je cessois d'être insensible. Le désir de vous plaire s'est mis de la partie, il m'a empêché de résister fortement aux premiers mouvemens de mon amour , & je me suis laissé vaincre quand j'ai sérieusement fait réflexion sur la manière dont la Personne que j'ai épousée étoit venue chez moi. J'ai cru qu'il y avoit de la Destinée dans cette Avanture , que nous étions nez l'un pour l'autre , que je serois criminel si j'étois plus long-tems rebel à vos volontés , que les Successeurs que vous souhaitiez avec tant d'empressement , étoient peut être destinés pour être un jour de grands hommes , & que le public en pouvoit recevoir des avantages considérables. Ayant examiné toutes ces choses , j'aurois cru

faire un crime de ne pas suivre les mouvemens qui m'étoient inspirez après une Avanture si extraordinaire, & dans un tems où j'y pensois le moins.

Toutes ces raisons ne satisfirent pas le Pere, il pressa encore son fils de consentir à se démarier. Ce dernier s'en est fait un scrupule de conscience, & le Pere s'est pourvû en Justice pour faire casser le Mariage. Je les trouve tous deux à plaindre, & je serois bien embarrassé si j'avois à prononcer là-dessus. Les raisons de l'un & de l'autre me paroissent bonnes, & je ne trouve que l'Amour de condamnable ; mais il ne reconnoit point de juges, & ne fait jamais que ce qui lui plaît.

Sortons de la Solitude pour rentrer dans le Mariage dont la matiere est ample. L'Histoire d'Angelique nous donne un exemple digne d'être imité en tous les endroits par
les

les personnes qui veulent faire un bon Mariage , & lui donner un heureux succès. Sous ce Titre , d'*Histoire d'Angelique* , vous vous attendez , sans doute , Mesdames , à quelque joli *Roman* , mais ce n'est qu'un événement singulier , qui ne vous divertira pas moins , & qui vous entretiendra aussi solidement qu'une *Histoire*.







HISTOIRE D'ANGELIQUE.

✿✿✿ E furnom d'*Angelique* fut
✿ L ✿ donné à une fille d'une
✿✿✿ des plus illustres famille
✿✿✿ de P. parce qu'elle
avoit la beauté, l'esprit & la voix
d'un Ange; & comme elle étoit
riche aussi bien que belle & ver-
tueuse, ses mérites lui attirerent
autant d'Adorateurs, qu'il y eut
de jeunes gens qui purent sans té-
mérité lever les yeux jusques-à elle.

Ensebe lui plut par dessus tous,
comme le mieux fait, le plus ri-
che, le plus sage, le plus spirituel
& le plus adroit: sa Mere, la sa-
ge *Antonia*, veuve du célèbre
Marcelle, qui ne lui avoit laissé
que

que cette fille unique, fit le même discernement.

Cette estime de la Mere ne fut pas si secrète, qu'*Eusebe* ne s'en aperçut assez pour en assurer son Pere & un Oncle, qui n'ayant point d'Enfans, s'en consoloit à la vûë d'un aussi cher Neveu, qu'il apelloit ordinairement son fils, ou son heritier.

Ils virent *Antonia* & les deux beaux-freres, Tuteurs honoraires d'*Angelique*: ils parlerent de cette Alliance; & bien loin d'y entendre la moindre finesse, ils témoignèrent réciproquement, qu'ils y trouvoient de l'honneur pour eux, & de l'avantage pour les Parties.

Vous jugez bien par là, Mesdames, que la recherche d'*Eusebe* ne fut pas longue, & que son mariage avec *Angelique* se traita, non pas comme un négoce ou un marché; mais dans les termes les plus honêtes & les plus obligeans du monde.

Mais

Mais admirez la Providence, & sa conduite sur les Cœurs qui s'y foudroient sincèrement ! *Angelique* & *Eusebe* lui demandoient tous les jours, qu'Elle disposât d'eux, non pas selon leur propre inclination ; mais selon sa volonté, pour sa gloire & pour leur salut. Voici un effet de leurs prières, qui, sans doute, vous surprendra.

Comme ils étoient accordez & à la veille de se voir satisfaits ; la petite Verole entra chez *Angelique*, l'outragea si cruellement qu'on crut qu'elle en mourroit. *Eusebe* chercha par tout, & n'oublia rien pour trouver des remèdes à son mal. Pour l'en guérir, il l'eut pris lui-même, s'il eut pû. Il lui rendit mille soins ; il fut assidu auprès d'elle, & ne la perdoit de vûë que dans les tems où la bienfaisance l'obligeoit de se retirer ; je ne vous dirai pas, Mesdames, de quoi il l'entretint pendant sa maladie :

die. Pour y réussir, il faudroit connoître, & pouvoir exprimer les plus tendres sentimens d'un cœur amoureux & fidelle, outré des souffrances du plus cher objet de ses desirs. Tout ce que j'en fai, c'est qu'il parloit moins qu'il ne soupiroit, & qu'il souffrit les douleurs de la mort, aussi long-tems qu'il la crut en danger de perdre la vie.

Mais lorsqu'il n'y eut plus à douter de sa guerison, à cela près que son visage seroit peut-être un pen gâté, il changea sa maniere de vivre, & fit pour la divertir, tout ce qu'on peut désirer dans une pareille conjoncture, d'un homme qui a de l'esprit & de l'amour autant qu'il en avoit: je ne m'amuserai pas à vous en donner le détail; & pour le succès vous le connoîtrez par ce qui suit.

Il y avoit sur le derriere de la Maison d'Antonia un petit apartement

ment qu'elle apelloit son desert, parce qu'il étoit écarté du bruit, & assez commode pour une personne qui cherchoit plus la Solitude que la Compagnie. Angelique n'ayant plus rien à craindre que de demeurer aussi laide qu'elle se voyoit dans son miroir, se retira dans ce desert, à dessein d'y passer encore quarante jours avant que de souffrir qu'on la vit, de peur, disoit-elle, que ce ne fût avec quelque danger de prendre son mal; mais dans la verité, pour essayer si le tems diminueroit sa laideur, & lui feroit revoir le monde avec moins de confusion. Eusebe continua de lui rendre ses visites & ses soins, avec la même assiduité. Jamais homme, dans une rencontre de cette nature, ne fit paroître moins d'impatience & plus d'amour; jamais complaisance ne fut si parfaite que la sienne: Mais
voyez

voyez, s'il vous plait, Mesdames, quel fut le fruit de ses peines, & quelle récompense eut sa vertu.

Cette retraite d'Angelique ayant duré six semaines entières, elle lui dit un soir, que le lendemain matin elle iroit à l'Eglise remercier Dieu de sa santé; il ne manqua pas de se trouver à point nommé pour lui donner la main; car elle voulut aller à pied, la regardant d'un air aussi doux & aussi charmant que la plus passionnée de toutes les Amantes pourroit souhaiter du plus aimable de tous les Amans. En verité, ma chere, lui dit-il, je ne fus jamais si touché des bontez que Dieu a pour moi.

Aparemment, il veut de vous dit Angelique, quelque chose que peut-être vous n'avez pas encore pensé à lui offrir, ou résolu de lui donner.

Je ne crois pas, repartit Eusebe, qu'il m'ait rendu Angelique
pour

pour me la redemander en même-tems ; & aussi je n'ai rien que je ne lui sacrifie de tout mon cœur , s'il le veut.

Ce qu'il veut de nous ne dépend pas de notre choix , reprit Angelique. Il veut tout ou rien ; mais il veut particulièrement ce qui nous est le plus cher & à quoi nous avons de plus forts attachemens. Songez-y , poursuivit-elle ; & si vous m'aimez de la sorte , soyez persuadé que c'est par moi qu'il faut commencer votre sacrifice , puisqu'autrement il ne lui plairoit pas.

Je viens de vous recevoir de sa main , répliqua Eusebe , pourquoi voulez-vous que je songe à vous perdre.

En donnant il fait grace , dit Angelique , il ôte sans injustice ; il ne reprend que ce qui est à lui , & l'on ne perd que ce qu'on ne lui rend pas.

Je sai bien , repartit Eusebe ,
H que

que tout ce que nous avons vient de lui; qu'il est notre Souverain Maître en tous tems; & qu'il peut disposer de nous comme il lui plait: Mais enfin. . . Prions-le, interrompit Angelique, en entrant dans l'Eglise, que ce qu'il disposera de nous, soit pour sa gloire & pour notre salut.

Ils n'en dirent pas davantage; ils n'aimoient point à parler d'affaire dans l'Eglise: & ils trouvoient non seulement trop d'irreverence à s'y entretenir de choses profanes; mais même quelque forte d'impiété, si c'étoit à la vûe d'un Ministre annonçant la Parole du Verbe Incarné.

Le Sermon étant achevé, ils sortirent avec le même respect, & sans dire un seul mot jusques sur le Peron, où Angelique demanda à Eusebe ce qu'il vouloit faire de son Carosse, qu'elle voyoit approcher.

Com-

Comme j'ai vu, répondit Eusebe, que vous n'en avez point voulu de la Maison, je l'ai fais suivre afin que vous puissiez vous en servir si vous en aviez besoin. Je marcherai bien, repartit Angélique, & nous parlerons, ajouta-t-elle tout bas, avec plus de liberté que si Célinde entroit en tiers, ou qu'elle entendit ce que nous dirons. Marchons donc, dit Eusebe, en souriant, puisque vous en avez la force & la devotion.

Il est bien juste, reprit Angélique, en marchant, qu'après ce que Dieu a fait pour nous, nous fassions quelque chose pour lui. Quelles obligations ne lui avons-nous pas, & comment pourrions nous les reconnoître? En reconnoissant, repartit Eusebe, l'impuissance où nous sommes de les reconnoître que très-imparfaitement. C'est quelque chose, dit Angélique, mais ce n'est pas assez. Il

est si bon, reprit Eusebe, qu'il n'est pas mal-aisé de le satisfaire. On le contente avec un humble & fidele souvenir de ses bienfaits; on le paye, pour ainsi dire, avec un je ne sai quoi, donné, fait ou souffert pour lui; & il semble même qu'en le remerciant de ceux qu'on a reçu, on se met en droit de lui en demander de plus grand.

A ne le considerer que comme infiniment bon, ce que vous dites est vrai, repartit Angelique; mais il est tout ensemble infiniment sage, & infiniment juste: de sorte que quand il nous fait sentir les effets de sa bonté, sa sagesse demande quelque chose de nous, & sa justice nous ordonne de l'accomplir.

Quand on fait précisément ce qu'il veut de nous, repliqua Eusebe, il n'y a pas à délibérer, il faut se conformer absolument à sa volonté; mais comme le nombre, aussi bien que le merite de ses bienfaits

faits est infini, le moyen de deviner juste, & à tout moment ce qu'il desire de nous, si ce n'est en général, que son amour soit le principe, & sa gloire soit la fin de toutes nos actions?

Je voudrois, dit Angelique, en rentrant au logis, en user avec distinction; je m'expliquerai, ajouta-t-elle, lors que nous serons assis. Puis se tournant vers Celinde qui les suivoit de près; Prenez la peine, lui dit elle, de voir ce que fait Madame, & lui dites que nous sommes dans la salle où nous attendrons votre retour.

Vous saurez, Mesdames, qu'Antonia qui se portoit bien, faisoit semblant d'avoir mal passé la nuit: Qu'elle & sa fille agissoient de concert; & qu'elles avoient décidé une affaire, & formé un dessein dont il n'étoit pas à propos que *Celinde* eut aucune connoissance.

Celinde étoit ce qui s'appelle en

Espagne une Doñaña, qui se méloit aisément de parler d'affaires, sans avoir été apellée au conseil, & l'on favoit que depuis la premiere ouverture du Mariage de sa Maîtresse, elle tournoit tous ses soins à faire de petites intrigues pour en avancer le jour, poussée par l'esperance d'épouser un dépendant d'Eusebe, qu'elle aimoit. Laissons la passer à l'appartement d'Antonia, & nous arrêtons à entendre la suite du discours d'Angelique.

Je voudrois, reprit-elle, du moment qu'ils furent assis, reconnoître généralement toutes les graces que Dieu nous fait, de la maniere que vous dites; & les plus remarquables par une exacte étude de l'usage qu'il en faut faire pour entrer dans ses desseins sur nous, & satisfaire tout à la fois sa Bonté, sa Sagesse, & sa Justice. Par exemple, quand je considere qu'il n'a pas attendu que nous fussions
mariez

mariez pour me donner la petite verole , je trouve que sa Bonté nous a préservé d'une longue mort qui nous étoit inévitable, s'il ne me l'eut envoyé qu'après notre Mariage. Puis passant à sa Sageſſe.....

N'allez pas plus loin, interrompit Eusebe; il ne veut pas être servi de la forte: Votre exemple est trop mélancolique; j'en ai un plus juste & plus naturel à vous proposer. Quand je fais réflexion sur le danger que nous avons couru vous de mourir, & moi de vous perdre, je trouve que je vous dois deux fois à sa Bonté. Sa Sageſſe m'apprend que vous me devez être d'autant plus chere; & sa Justice m'ordonne de preferer son service & votre société à l'Empire de toute la terre. N'ai-je pas rencontré votre sens, n'est-ce pas là votre pensée, ajouta-t-il?

Non, Monsieur, répondit Angelique, & si tout de bon c'est-là

H 4 vôtre

vôtre, je doute fort que vous puissiez la conserver long-tems. Je la conserverai jusques-à la mort, repliqua Eusebe : vous me feriez le dernier outrage si vous en doutiez : je perdrai plutôt la vie que d'y manquer ou de donner seulement le moindre sujet de me soupçonner d'une honteuse lâcheté.

Conservez , mon cher Monsieur , dit alors Angelique , conservez une vie que je dois préférer à la mienne : Mais perdez une pensée que je ne puis aprouver en l'état où je suis, sans me déclarer en même tems la personne du monde la plus ingrate & la plus vaine. Je sai, pourluidit-elle, sans lui donner le loisir de l'interrompre les bontez que vous avez eues pour moi , & les obligations que je vous ai ; je ne mériterois pas de vivre, si je ne m'en souvenois jusqu'à la mort : Mais c'est par là même, que comme il ne m'est jamais arrivé

vé

vé de me juger digne de vous ; depuis que mon visage est tout à fait défiguré, je m'en sens tout à fait indigne.

Quoique je ne sache rien à me reprocher, dit Eulebe, un discours aussi surprenant ne laisse pas de me donner de l'inquiétude. Ce n'est pas là, reprit Angelique, un sujet capable de vous inquiéter. N'étant plus ce que j'étois, vous cessées sûrement d'être ce que vous étiez.

Quelque étrange que fût ce changement, repliqua Eulebe, il faudroit s'y soumettre, si Dieu l'ordonnoit, ou qu'on pût croire qu'il le voulût : mais ne seroit-ce pas un crime que de le penser ? C'en seroit un pour moi ; c'en seroit un pour vous, poursuivit-il, puisque de la maniere que les choses se sont passées, il ne nous est pas permis de douter que notre Mariage ne soit son dessein ; qu'il

n'ait conduit les personnes qui l'ont réglé ; & qu'en fuite, il n'en veuille l'accomplissement.

J'aurois les mêmes sentimens, repartit Angelique, s'il ne m'avoit point donné d'autres lumieres : Mais depuis qu'il m'a ouvert les yeux, je vois clairement que ce qui me paroissoit être son dessein, ne l'étoit pas en effet. Voyez-vous, Monsieur, continua-t-elle, Dieu laisse ordinairement marier à leur mode les gens qui négligent, ou qui ne se souviennent pas même de lui demander la grace de connoître sa volonté : & quoiqu'il la découvre à ceux qui ne l'en prient que mollement ; il est assez rare qu'ils la considèrent jusqu'à s'y conformer. Mais quand on l'en conjure de bonne foi & du fond du cœur ; il la rend si sensible & avec des attraits si doux & si forts tout ensemble, qu'il est impossible de ne la voir pas , & très-

très-malaisé de se défendre de la suivre. C'est ce que j'avois oûi dire, c'est ce que j'ai fait; c'est ce que j'ai trouvé. En un mot, Monsieur, poursuivit-elle, je vous suis infiniment obligée de l'honneur que vous m'avez fait; j'en conserverai toute ma vie le souvenir, avec toute l'estime & toute la reconnaissance que je dois. Mais au nom de Dieu, ne songez plus à moi, que comme une personne qu'il n'a pas destinée pour vous. Je ne méritois pas cet honneur-là. Il me l'a fait connoître par autant de signes, qu'il est demeuré de taches sur mon visage. Je le vois, je le comprends; & plus je m'occupe à y penser, plus j'en suis persuadée, & résoluë de m'en tenir-là.

Eusebe qui étoit, comme on dit, sur les épines, & qui attendoit avec impatience le retour de Celine, la voyant paroître, dit tout bas à Angelique, qu'elle faisoit
bien

bien de l'éprouver de la sorte : Qu'on ne sauroit user de trop de précautions pour établir solidement une correspondance d'esprit & de cœur qui doit durer autant que la vie, si l'on ne veut souffrir une mort continuelle ; mais qu'elle connoitroit enfin la vérité de ses paroles , & la fermeté de son Ame. Puis dissimulant son déplaisir, il demanda d'un air galant à Celinde, s'il auroit l'honneur de faire la révérence à Antonia. Monsieur, répondit Celinde, elle m'envoie dire à Mademoiselle, qu'elle vous fasse excuse de ce que vous ne pouvez la voir présentement. Est-elle plus mal, interrompit Angelique. Non, Mademoiselle, il lui est beaucoup amandé ; mais il y a quelque petit empêchement. Vous voulez bien , Monsieur ; reprit Angelique, recevoir par ma bouche cette excuse de la part de ma Mere, & me permettre de l'aller voir.

voir. Eusebe répondit à cela par une profonde révérence ; & là-dessus ils se séparèrent. Angelique fut à la Chambre d'Antonia, & Eusebe alla trouver son Oncle.

Hé bien, ma fille, dit Antonia (en recevant les respects d'Angelique & la baissant) êtes-vous satisfaites de votre entretien avec Eusebe ? Madame, répondit Angelique, si j'ai bien pris vos sentimens, je trouverai ma satisfaction dans la vôtre. Voici mot pour mot tout ce que nous avons dit.

Vous le savez, Mesdames, il seroit superflu de l'écrire encore une fois. Mais il faut vous dire qu'Antonia, ravie d'entendre ce détail, interrompit souvent Angelique pour la caresser, qu'elle ne lui donna guere moins de baisers qu'elle avoit dit de bonnes choses à Eusebe ; & qu'à la fin de son récit, elle lui dit en l'embrassant avec toute la tendresse imaginable ; je
prie

prie Dieu, ma fille, qu'il vous fasse la grace de bien connoître & d'accomplir parfaitement sa volonté. J'ai donné ordre à tout: vos Oncles nous attendent, allons chez eux, & de là nous partirons.

Æmilian à qui Eusebe contoit en même tems cette nouveauté, lui dit; mon Neveu, vous en avez usé avec Angelique d'une maniere à devoir être satisfait de vous-même, & à ne pas craindre qu'on vous reproche d'avoir manqué à rien envers elle. Dans une maladie que chacun fuit comme la peste, vous ne l'avez pas abandonnée; vous l'aimez devenuee laide à faire peur à toute autre qu'à Eusebe: Elle n'est pas de meilleure Maison que vous, & vous êtes plus riche qu'elle de tout mon bien: tout cela fait voir assez que vous n'aimez en elle que son esprit & sa vertu. Mais si cet esprit est si fier; si cette vertu est si farouche;

rouche ; si le dépit de se voir défigurée la presse de se cacher aux yeux du beau monde qui n'aime que les belles personnes ; si la crainte d'en être méprisée la porte à se donner à Dieu qui ne dédaigne pas les laides , qu'avez-vous à dire ? Laissez la faire. Si elle ne revient d'elle-même , vos soupirs , ni vos plaintes ne la feront pas revenir. La plupart des femmes ressemblent à nos ombres : elles courent après les gens qui leur tournent le dos , & fuyent devant ceux qui les poursuivent. Angelique , en l'état où vous me la représentez , ne fera pas moins de démarches pour s'éloigner de vous , que vous ferez de pas pour vous approcher d'elle. Je connois son esprit , je connois celui d'Antonia ; vous n'avez pû la voir : Sachez qu'elle vous a parlé par la bouche de sa fille , & qu'elles n'ont qu'un même sentiment ; mais
voyons

voyons votre Pere, & sur ce qu'il nous dira vous vous reglerez.

Severe qui étoit judicieux, mais fier & réfolu, les ayant eûi parler, dit; que fans perdre de tems il falloit voir les Marcelles; & s'ils confentoient à ce changement de leur Belle fœur & de leur Niece, finir de bonne grace avec eux & avec elles.

C'étoit un coup mortel pour Eufebe, fi les Marcelles nel'euffent rompu comme ils firent par le tour obligeant qu'ils donnerent à cette conduite de leurs parentes, & à l'allarme qu'Eufebe en avoit prise. Eufebe, dirent-ils, est si bien fait, & son merite est si grand, qu'il est impossible de le connoître fans l'aimer: Et comme Angelique se persuade qu'il est tout ensemble aussi tendre qu'aimable, & aussi délicat en beauté, que reconnoissant de l'amour qu'on a pour lui; elle ne croit pas qu'étant devenuë laide, elle

elle le possède long-tems seule, ni qu'il tienne toujours pour sa première passion contre les attraits de cent belles personnes, qui, de leur côté, ne seront que trop sensibles aux charmes qu'il aura pour elles. Eusebe, dit plus ouvertement Antonia, sera couru & cajolé par tout ce qu'il y aura de femmes un peu coquettes; & la disgrâce de ma fille leur servira pour parvenir plus aisément à leurs fins. La crainte qu'elle en a me paroît si juste que je ne serois pas raisonnable si je m'oposois à la résolution qu'elle a faite de se donner du tems pour le mieux connoître avant que de l'épouser.

Il a si bien compris son intention partout ce qu'elle lui a dit sur ce chapitre, que de lui-même il s'est soumis à cette épreuve: Mais qu'en diront Severe & Æmilian? Je vous conjure de les voir, & de nous éclaircir de ce qu'ils auront
I décidé;

décidé, afin de prendre nos mesures pendant le séjour que nous ferons à sainte Bathilde, où nous allons changer d'air. Voilà conclurent ces Messieurs, l'essentiel de ce que nous venons d'apprendre d'elles à leur départ. Vous nous avez prévenus, nous allons chez vous pour vous en donner avis, & pour vous protester, que le plus sensible déplaisir qui nous pût arriver seroit celui de nous voir priver de faire cette Alliance avec vous.

Il étoit fort juste, repartit Severe, qu'Antonia prit du tems pour changer d'air, mais il est assez peu nécessaire qu'elle en demande pour mieux connoître Eusebe, après tout ce qu'il a fait pendant la petite verole d'Angelique, & depuis qu'elle en est marquée. Elles en useront néanmoins l'une & l'autre comme bon leur semblera, & feront plus ou moins de séjour à Sainte Bathilde; selon les diver-
tisse-

tissemens & le goût qu'elles y trouveront. Eusebe, autant de fois qu'elles le voudront souffrir, ira leur rendre ses respects, & les assurer des nôtres: Nous apprendrons de leurs nouvelles; nous attendrons leur retour: Enfin nous ferons paroître par toutes nos actions, que vous ne sauriez désirer notre Alliance plus passionnément que nous souhaitons l'honneur de la vôtre.

Ils s'embrassèrent ensuite; & après s'être entretenus des affaires du tems, ils se séparèrent avec toute sorte de respect & de civilité.

Cependant le Carosse d'Antonia roulant, comme il faisoit sans peine, à cause de la beauté du tems & du chemin, elle arriva de bonne heure à sainte Bathilde, & Madame la reçut avec de grands témoignages d'estime & d'affection. Elle l'embrassa cordialement, & baisa trois fois Angélique; elle dit quelque chose de

très-obligéant pour l'une & pour l'autre : puis regardant la Mere Prieure , & une autre insigne Bien-faitrice de la Maison , proche parente d'Antonia , elle leur fit signe de la conduire à l'appartement qu'on avoit préparé pour elle.

Ce fut là , Mesdames , où ces bonnes Religieuses , embrasserent de tout leur cœur Antonia , & caresserent Angelique d'une maniere qui parut si passionnée aux yeux de Celinde , qu'elle en pensa crever de dépit.

Ce qu'elle avoit remarqué le matin sur le visage d'Eusebe , ce qu'Angelique avoit dit à la premiere vûë du Clocher de l'Abaye , ce qu'elle voyoit alors ; tout cela joint à un improviste aussi surprenant que celui de ce voyage , la faisoit mourir de peur de perdre tout d'un coup sa Maitresse & son Amant. Elle craignoit horriblement qu'Angelique ne voulût se confiner dans ce Cloître , & que
la

la recherche de Lyfandre, qu'elle jugeoit assez n'être qu'une suite, & comme une dépendance de celle d'Eusebe, n'allât pas aussi plus loin.

De sorte qu'elle passa quelques jours & quelques nuits à étudier par quel expédient elle pourroit s'éclaircir, sans rien gâter. Elle n'en trouva point de meilleur, si non qu'il falloit qu'Eusebe engagea Sophronie à voir Angeli-que, afin de l'engager à s'expliquer clairement sur l'Alliance méditée.

Sophronie étoit une femme de la première qualité, qui se mêloit de peu d'affaires, qu'elle ne fit regler selon ses sentimens. C'étoit un bel esprit, mais fier; agréable, mais hardi; bien-faisant, mais imperieux: & parce qu'elle étoit en crédit, qu'elle pouvoit rendre de mauvais offices, personne ne vouloit la choquer, ni l'avoir pour ennemie. Elle inspiroit invinciblement du respect ou de la crainte:

Et fût-ce par ce respect , au par cette crainte , on ne pouvoit se dispenser de suivre le parti qu'elle prenoit.

Elle aimoit fort Angelique ; mais elle n'estimoit pas moins Eusebe : Eusebe avoit de la vénération pour elle , & Angelique la craignoit. Enfin selon toutes les vuës de Celinde , c'étoit la personne du monde la plus capable de la tirer de peine , & d'obliger Eusebe , en faisant déclarer Angelique.

En effet , Mesdames , elle le fit , & voici comment. Un Laquais mis dans la Maison par Celinde , & abandonné à lui rendre de petits-services , l'ayant avertie qu'on l'envoyoit à P. . . . qu'il n'attendoit plus que les Lettres d'Antonia , & qu'Angelique lui en avoit donné une pour Sophronie ; elle écrivit toutes ses pensées à Lyfandre , d'une manière si adroite & si fine , qu'Eusebe ayant
vû

vû sa Lettre donna où elle vouloit.

Il fut chez Sophronie, il lui fit confidence du dernier entretien qu'il avoit eu avec Angelique; & ne lui ceta rien de ce qu'il avoit appris depuis leur séparation. Il lui confessa même qu'Æmilian & Severe étoient devenus aussi indifferens, qu'ils avoient parus passionnez pour l'accomplissement de son Mariage: Que sa Mere, sœur unique d'Æmilian, & sa bonne Tante reciproquement sœur de Severe, quelque touchées qu'elles fussent de ses soupirs, étoient encore plus dégoutées d'Angelique: & que néanmoins il avoit résolu de n'avoir jamais d'amours que pour elle. Il lui en dit les raisons; & la regardant avec des yeux qui parloient plus que sa bouche. *Faites moi la grace, Madame, conclut-il, de m'honorer de vos conseils & de votre protection.*

Vous êtes trop sage, repartit Sophronie, pour vous attacher à un dessein qui ne feroit celui ni d'un Pere, ni d'un Oncle qui sont les plus habiles gens de la Province, & qui vous aiment uniquement : croyez-moi, Monsieur, faites tout ce qu'ils vous diront ; c'est le meilleur conseil qu'on sauroit vous donner, & la plus saine résolution que vous puissiez prendre. Angelique, poursuivit-elle, ne vous a parlé comme elle a fait, qu'après y avoir bien pensé ; j'en suis sûre ; & je ne puis croire avec Antonia, qu'une plus longue épreuve de votre amitié lui fassent reprendre ses premiers sentimens. Mais que veut-elle devenir ? Je n'en sais rien. Songe-t-elle à quelqu'autre Galant ? Il faudroit ne connoître ni votre mérite, ni sa vertu pour se l'imaginer. Pense-t-elle à ce que l'on vous avertit de craindre & de prévenir ? Je n'oserois dire absolument

ment que non. Le lieu qu'elle a choisi pour changer d'air, m'est trop suspect : Il est plus propre à méditer, qu'à se divertir : & sans tirer Madame de Sainte Bathilde en exemple, il y avoit deux ou trois filles de qualité qui avoient assez l'esprit, aussi bien que l'approbation du monde pour y demeurer & pour s'y établir avec avantage, si la petite verole ne les eut point gâtées : voulez-vous , ajouta-t-elle, savoir au vrai son dessein ? Donnez-vous la patience de quelques jours ; j'ai une occasion de la voir : je la presserai ; & à mon retour je vous dirai sincèrement ce que j'en aurai appris.

Eusèbe qui savoit bien que Sophronie n'entreprenoit rien qui ne fût un coup sûr, reçut cette avance qu'elle lui faisoit avec mille actions de graces , & prit congé d'elle, d'un air aussi respectueux, & aussi reconnoissant que si elle

lui eut, pour ainsi dire, ouvert le ciel.

Aussi eut-il bien-tot après, l'éclaircissement qu'elle lui avoit fait espérer; ce qui arriva de cette sorte.

Une Demoiselle Angloise échappée à la colere de ses parens irritez de son retour à la Religion Romaine, étoit depuis quelques mois arrivée à P. . . . & avoit d'abord trouvé auprès de Sophronie tous les secours dont elle avoit besoin. Sophronie qui l'observoit, & qui la faisoit observer, la voyant fortement portée à embrasser la Retraite, & le Célibat volontaire, avoit avec quelqu'autres Dames, bourfillée, & contribuée à lui faire une pension convenable à son état. Angelique lui découvrit son secret, & Antonia lui dit ses douleurs, & sa résolution.

Eusebe ayant appris son retour fut aussi-tôt chez elle, & sçut d'abord
bord

bord qu'Antonia mouroit d'envie de le voir son Gendre; mais qu'elle aimoit mieux mourir que de faire la moindre violence à la volonté de sa fille: Qu'Angelique de son côté songeoit moins à l'épouser qu'à la mort, & qu'avec justice il pourroit ne penser plus à elle. Mais, Madame, dit Eusebe, quel peut être à mon égard le sujet de son changement? le savez-vous, Madame? ajouta-t-il. Je le fais, répondit Sophronie, & je vais vous l'apprendre sans façon.

Elle avouë que jamais homme n'aima plus véritablement que vous l'avez aimée; & que sans la dernière ingratitude elle ne peut oublier ce que vous avez fait pour lui en donner des preuves: Mais elle est persuadée que la petite verole a fort diminué votre Amour; & que ce qui vous en reste n'ira pas loin. Eusebe, dit-elle, est jeune & beau; il m'aimoit parce que
j'étois

j'étois belle & jeune. Tant que ma jeunesse & ma beauté ne m'eussent point abandonnée, elles pouvoient m'assurer de la continuation de son Amour : Mais comme je suis devenuë tout d'un coup laide & vieille, ma laideur est une vieillesse avancée ; sans doute il m'aime déjà beaucoup moins qu'il ne faisoit, & bientôt il ne m'aimera plus. Quand il m'aimeroit, je ne croirois jamais qu'il m'aimât seule : Il ne verroit pas une femme bien faite qui ne me fit mal au cœur & à la tête ; & quelque sage qu'il fût, je sens bien que je serois jalouse.

Les laides, qui ont des Maris jeunes & bien faits, le sont presque toutes ; & point de vieille ne manqua jamais de l'être. J'en ai vû des exemples qui m'ont donné tant d'horreur de cette malheureuse maladie, que je la crains plus
que

que la mort. Aussi nous causeroit-elle une mort continuelle. Car enfin, si Eusebe apuyoit sur mes caprices, & qu'il m'aimât tout de bon, on le verroit secher de mélancolie: Et s'il les négligeoit, ou qu'il y fut insensible je mourrois à tous momens de douleur & de chagrin. Il vaut mieux pour moi, qu'il cherche une beauté capable de le satisfaire; & que j'attende que le bon Dieu m'envoie quelqu'un qui ait déjà un peu d'âge, qui s'attache à ma personne, & qui ne prenne pas garde de si près à la laideur de mon visage. C'est une pensée qui m'est venue du Ciel: C'est une résolution que toute la terre ne me fera pas abandonner.

Voilà, conclut Sophronie, où elle en est. Antonia, quoiqu'elle en ait un extrême déplaisir, se dispose à le venir déclarer; faites votre compte là-dessus, & si vous
m'en

m'en croyez, usez-en plutôt que plus tard avec Angelique, de même qu'elle en use avec vous. Elle vous estime ; estimez-la : Mais comme elle n'a plus que du respect & de la reconnoissance pour vous ; n'ayez plus aussi d'amour pour elle. C'est à mon avis ce que Severe , Æmilian , la raison & votre repos demandent de vous : songez-y , Monsieur , ajouta-t-elle en le quittant pour aller recevoir un Prince qui venoit lui rendre visite.

Eusebe qui étoit connu du Prince , & qui avoit l'esprit assez présent pour se souvenir que sa douleur pourroit paroître dans ses yeux , témoigna quelque chose de son embarras à une bonne fille , qui lui montra une sortie pour se retirer sans être vû , ni du Prince , ni de ses gens , & fit avertir son Cocher & ses Laquais de le suivre.

Il fut d'abord chez Æmilian ;
mais

mais ayant appris qu'il étoit allé trouver Severe, il passa vite au logis, & alla de droit file à l'appartement de son Pere qui l'avoit demandé. Aussi-tôt qu'il fut entré; *Je vous ai demandé*, lui dit Severe, *pour vous dire qu'aujourd'hui nous finirons une fois pour toutes avec Antonia : Nous l'attendons : Retirez-vous , & nous laissez faire.* Eusebe obeît avec respect : & en passant; *mon Neveu*, lui dit Æmilian ; *vous ne perdez rien : Euphrosine vaut bien Angelique.*

Antonia vint un peu après faire des excuses du changement de sa fille , & des remerciemens de l'honneur qu'Eusebe lui avoit fait. Les Marcelles qui l'accompagnoient acheverent son compliment : Severe & Æmilian y répondirent avec autant de prudence que de civilité ; & la fin de cette affaire ne fut pas moins honête que le commencement.

Après

Après cela, je croy, Mesdames, que pour accomplir ma promesse, & satisfaire votre curiosité; je n'ai plus qu'à vous dire ce qu'étoit Euphrosine, & ce que devinrent Angelique & Eusebe.

Vous saurez donc premierement qu'Euphrosine étoit une jeune beauté, qui ne promettoit pas moins que d'être aussi parfaite qu'Angelique lorsqu'elle auroit atteint son âge. Elle étoit fille unique comme elle, & ne lui cedoit ni en naissance, ni en biens. Theodore son Pere étoit mort il y avoit quelque mois, d'une chute qu'il avoit faite en descendant un escalier; & depuis ce tems-là Irene la Mere de qui venoit presque tous ses biens se gouvernoit absolument par les Conseils d'Æmilian son Allié & le meilleur ami qu'eût Theodore.

Vous saurez ensuite qu'Eusebe, pour se consoler de la perte d'Angelique,

gelique, obtint de ses Parens la permission d'aller voyager, & fut trois ans sans revenir, ayant été employé les deux dernières années au service de son Prince.

Vous saurez enfin, que pendant cette absence, Angelique se Maria, de la maniere qu'elle avoit prédit, à un vieux garçon riche & de qualité, nommé Eugene; & qu'Eusebe, à son retour, épousa la belle Euphrosine.

Ces deux Mariages furent veritablement de ceux qu'on peut appeler faits dans le Ciel. L'union s'y trouva parfaite; & pour comble de bonheur, il en vint des Enfans qui s'allierent ensemble, & qui laissant de part & d'autre une glorieuse Posterité; laissent encore des Leçons à suivre par ceux qui recherchent à s'unir par les Liens indissolubles du Mariage.

C'est, Mesdames, tout ce que
K j'ai

j'ai à vous dire de cet événement remarquable, que je vous donne, sans autre déguisement, que celui qui se trouve dans les Noms.

Avant que d'entrer dans le Mariage il est ordinaire de passer par les douces ou penibles Loix de l'Amour. Je ne sais si c'est être de mauvais gout; mais ce qui est comode me paroît si souhaitable par tout, que je ne puis condamner ceux qui veulent de la comodité dans l'Amour même. C'est pour apuyer ce sentiment que je vous donne la Piece qui suit.

L ' A M O U R

C O M M O D E.

HE bien, mon Cœur facile, & qui
par tout se rend,
Pour quatre ou cinq Beutez, en même
tems soupire.

En-

Entre nous, belle Iris, est-ce un crime si
grand
Qu'il faille y trouver tant à dire?



Si j'ai de quoi vous engager;
Parce que j'aime ailleurs, en dois-je moins
vous plaire,
Et pour quelques douceurs qu'on me voit
partager,
Ne saurois-je être votre affaire?



Rendez plus de justice à ma sincérité:
Si j'en conte en tous lieux, c'est sans être
volage;
J'aime tant que l'on aime, & cette fer-
meté
Vaut bien qu'avec moi l'on s'engage.



Il est vrai qu'absent des beaux yeux
Dont mon ame charmée adore la lu-
mière

148 *Description Galante*

Pour finir des jours ennuyeux
Je n'ai pas la main meurtrière.



Je cours où je prétens qu'on se plaise à
me voir,
Je ris, je chante, je folâtre,
Et regarde le Desespoir
Comme une Vertu de Théâtre.



C'est être, je l'avouë, Amant peu regu-
lier,
Mais je fuis tous les maux que le chagrin
fait naître,
Et si c'est là n'aimer qu'en Ecolier,
Dieu me garde d'aimer en Maître.



Après tout, le repos étant un bien si doux,
Aime-t-on afin qu'on enrage,
Et pour sécher d'ennui d'être éloigné de
vous,
Vous en verrai-je davantage?



Les plaintes, les langueurs, les soupirs,
les sanglots,

Me rendront-ils ce que m'ôte l'absence,

Et n'est-il pas plus à propos,

Qu'après l'avoir perdu je prenne patience?



L'Amour, de tous les maux est le plus
dangereux

Quand trop d'attachement nous livre à
son caprice,

Et je ne sache point d'emploi si malheureux,

Que de se faire Amant d'office.



A chaque occasion il faut avec transport
S'arracher les cheveux, se battre la poitrine,

Etre tout prêt de courir à la mort,

Ou du moins en avoir la mine.



Franchement, ce métier est des plus fati-
gans,
Il a mille chagrins qui rarement s'apai-
sent,
Et ce n'est pas à tort qu'on nomme ex-
travagans
Les pauvres dupes qui s'y plaisent.



Aime par règle qui voudra,
Jamais ce ne fut ma méthode,
Je m'offre, & sans songer comme le
tout ira,
Je prends d'abord du plus Commode.



Mes vœux n'ayant pour tout objet
Que de rendre heureux ce que j'aime
Pour réussir dans ce projet
Je croi devoir toujours commencer par
moi-même.



Ainsi,

Ainsi , charmante Iris , si mon humeur
vous plait ,
N'examinez rien autre chose ;
Aimez moi sans prendre intérêt
Si de mon cœur quelque'autre ainsi que
vous dispose.



Tant que je vous verrai je serai tout à
vous.
Point de souvenir des Absentes ,
Vous allumerez seule en des momens si
doux
Mes passions les plus ardentes.



Dans quelque passe tems que vous veüil-
liez donner
Je le suivrai sans le combattre ;
Et si vous vöulez badiner ,
Je serai badin comme quatre.



Je ne dis pas , quand vous m'aurez
quitté ,

152 *Description Galante*

Qu'attendant que je vous revoie,
Je n'aille d'un autre côté
Faire un nouvel amas de joye.



Mais ces égaremens fâcheux aux cœurs
jaloux,
Ne peuvent être à votre honte;
Ce que je ferai loin de vous,
Ne fera point sur votre Compte.



Dans le tems où tous deux nous ne nous
verrons pas,
Comme d'aucun plaisir je ne veux me dé-
fendre
Ne vous faites point d'embarras
De tous ceux que vous pourrez pren-
dre,



Recevez des Amans, écoutez leurs dou-
ceurs,
Et quand de nous revoir l'heure sera ve-
nue,
Prenons

Prenons ce que chacun nous aurons fait
ailleurs,
Comme chose non avenue.



Sans nous inquieter de rien,
Faisons-nous le même vilage,
Que si votre Cœur & le mien
Etoient demeurez sans partage.



Me faire des faveurs , c'est ne rien ha-
zarder :
Je suis discret , & recevant des vôtres ,
Vous aurez beau m'en accorder ,
Je n'en parlerai point aux autres.



A ces conditions , si ie suis votre fait ,
Belle Iris , vous n'avez qu'à dire ,
Cherchons en nous aimant l'amour le plus
parfait ;
Mais n'aimons jamais que pour rire.



Si tout le monde suivoit ces Maximes, l'Amour ne causeroit pas tant de malheurs ; & l'emportement inconsidéré d'un jaloux furieux, n'auroit pas donné lieu à l'Histoire funeste & Tragique que vous allez lire.





HISTOIRE
AMOUREUSE
ET
TRAGIQUE
D'UN
HERMITE

*Illustre par sa Naissance , & par
le Rang qu'il a tenu à la Cour
d'un grand Roi.*

Elui dont vous allez apren-
C dre l'Histoire , a été un
des hommes du monde le
mieux fait; il seroit diffi-
cile d'en bien juger à présent,
qu'il est comme enseveli dans son
habit

habit d'Hermite. Il avoit la tête belle; l'air grand, la taille aisée, toutes les manieres d'un homme de qualité; avec cela, un esprit charmant; beaucoup de bravoure & de liberalité. Il est né à C... capitale de l'Isle de S... de l'une des plus illustres & des plus riches Maisons de tout ce Païs.

On l'éleva avec un de ses Cousins Germains, & la simpathie qui se trouva dans leur humeur, & dans leurs inclinations, fut si grande, qu'ils étoient bien plus étroitement unis par l'Amitié que par le sang: Ils n'avoient rien de secret l'un pour l'autre, & lorsque le Marquis de B. . . fut marié (c'est le nom de son Cousin) leur tendresse continua de la même force.

Il épousa la plus belle personne du monde, & la plus accomplie; Elle n'avoit que quatorze ans. Elle étoit héritiere d'une très-grande Maison; le Marquis découvroit
tous

tous les jours de nouveaux charmes dans l'esprit & dans la personne de sa femme, qui augmentoient tous les jours aussi sa passion pour elle. Il parloit sans cesse de son bonheur à Louis de B. . . . (c'est le nom de notre Hermite) & lorsque quelques affaires obligeoient le Marquis de s'éloigner, il conjuroit Don Louis de rester auprès de la Marquise, & de la consoler de son absence. Mais, ô Dieu ! qu'il est malaisé, quand on est dans un âge incapable de réflexions serieuses de voir sans cesse une personne si belle, si jeune & si aimable, & de la voir avec indifférence. Don Louis aimoit déjà la Marquise, & croyoit encore ne l'aimer qu'à cause de son Mari. Pendant qu'il étoit dans cette erreur, elle tomba dangereusement malade : il en eut des inquiétudes si violentes, qu'il connut alors, mais trop tard, qu'elles étoient causées par une passion
qui

qui devoit faire tous les malheurs de sa vie. Se trouvant dans cet état, & n'y pouvant plus résister, il se fit la dernière violence, & se résolut enfin, de fuir & de s'éloigner d'un lieu où il risquoit de mourir d'amour, ou de trahir les devoirs de l'Amitié. La plus cruelle mort lui auroit été plus douce que l'exécution de ce dessein ; cependant, lorsque la Marquise commença de se porter mieux, il fut chez elle pour lui dire adieu, & ne la plus voir.

Elle étoit occupée à choisir parmi plusieurs Piereries de grand prix, celles qui étoient les plus belles, dont elle vouloit ordonner un nouvel assortiment. Don Louïs étoit à peine entré dans sa Chambre, qu'elle le pria, avec cet air de familiarité que l'on a pour ses proches, de lui aller querir d'autres Pierreries qu'elle avoit en-
core

core dans son Cabinet. Il y courut, & par un bonheur auquel il ne s'attendoit point, il trouva parmi ce qu'il cherchoit, le Portrait de la Marquise fait en émail entouré de Diamans & rataché d'un cordon de ses cheveux; il étoit si ressemblant, qu'il n'eut pas la force de résister au desir pressant qu'il eut d'en faire un larcin. Je vais la quitter, disoit-il, je ne la verrai plus, je sacrifie tout mon repos à son mari. Hélas! n'en est-ce pas assez, & ne puis-je point sans crime chercher dans mes peines une Consolation aussi innocente que celle-ci? Il baïsa plusieurs fois ce Portrait; il le mit à son bras, il le cacha avec soin; & retournant vers elle avec ces Pierreries, il lui dit, en tremblant, la résolution qu'il avoit prise de voyager. Elle en parut étonnée; elle en changea de couleur: Il la regardoit dans ce moment; il
eut

eut le plaisir de s'en apercevoir, & leurs yeux d'intelligences en disoient bien plus que leurs paroles. Hé! qui peut vous obliger, Don Louïs, lui dit-elle, de nous quitter; votre Cousin vous aime si tendrement; je vous estime: Nous sommes ravis de vous voir; il ne pourra vivre sans vous. N'avez-vous pas déjà voyagé? Vous avez sans doute quelqu'autre raison pour vous éloigner; mais au moins ne me la cachez pas. Don Louïs pénétré de douleur, ne put s'empêcher de pousser un profond soupir; & prenant une des belles mains de cette charmante personne, sur la quelle il attachait sa bouche. Ha! Madame, que me demandez-vous, lui dit-il, que voulez-vous que je vous dise; & que puis-je en effet vous dire dans l'état où je suis? La violence qu'il faisoit pour cacher ses sentimens, lui causa une si grande

de foiblesse , qu'il tomba demi mort à ses pieds. Elle resta troublée & confuse à cette vûë; elle l'obligea de s'asseoir auprès d'elle; elle n'osoit lever les yeux sur lui, mais elle lui laissoit voir des larmes qu'elle ne pouvoit s'empêcher de répandre, ni se refoudre de lui cacher.

A peine étoient-ils remis de cette premiere émotion où le cœur n'écoute que ses mouvemens, lorsque le Marquis entra dans la Chambre. Il vint embrasser Don Louïs, avec tous les témoignages d'une parfaite Amitié, & il fut inconsolable, quand il apprit qu'il partoît pour Naples. Il n'ômit rien pour l'en dissuader: Il lui montra inutilement toute sa douleur, il ne s'y rendit point: Il prit congé de la Marquise sur le champ, & ne la revit plus. Le Marquis sortit avec lui; il ne le quitta point jusqu'au moment de son départ. C'étoit une aug-

L menta-

mentation de peine pour Don Louis, il auroit bien voulu rester seul pour avoir une entière liberté de s'affliger.

La Marquise fut sensiblement touchée de cette séparation; elle s'étoit aperçue qu'il l'aimoit avant qu'il l'eut bien connu lui-même; & elle lui trouvoit un mérite si distingué, qu'à son tour elle l'avoit aimé sans le savoir: Mais elle ne le sut que trop après son départ. Comme elle sortoit d'une grande maladie, dont elle n'étoit pas encore bien remise, ce surcroit de chagrin la fit tomber dans une langueur qui la rendit bien-tôt méconnoissable: son devoir, sa raison, sa vertu la persécutoient également: Elle sentoît avec une extrême reconnoissance les bontez de son Mary, & elle ne pouvoit souffrir qu'avec beaucoup de douleur, qu'un autre que lui occupât ses pensées & remplît sa tendresse:
Elle

Elle n'osoit plus prononcer le nom de Don Louis; elle ne s'informoit jamais de ses nouvelles; elle s'étoit fait un devoir indispensable de ne le plus voir; cette attention qu'elle avoit sur elle-même, lui faisoit souffrir un continuel martyr: Elle en fit la confidence à une de ses filles qu'elle aimoit cherement.

„ Ne suis-je pas bien malheureuse,
„ lui dit-elle, il faut que je sou-
„ haite de ne revoir jamais un
„ homme pour lequel je ne suis
„ plus en état d'avoir de l'indif-
„ ference, son idée m'est tou-
„ jours présente, trop ingénieuse à
„ me nuire, je croy même le voir
„ en la personne de mon Epoux.
„ La ressemblance qui est entr'eux
„ ne sert qu'à entretenir ma ten-
„ dresse. Ha! Mariane, il faut
„ que je meure pour expier ce
„ crime, bien qu'il soit involon-
„ taire, il ne me reste que ce
„ moyen de me défaire d'une

„ passion dont je n'ai pu, jus-
„ qu'ici, être maîtresse. Hélas!
„ que n'ai-je point fait pour l'é-
„ touffer, cette passion qui ne
„ laisse pas de m'être chère. Elle
accompagnoit ces paroles de mille
soupirs : elle fondoit en larmes ; &
bien que cette fille eut de l'esprit
& beaucoup d'attachement pour sa
Maîtresse, elle ne lui pouvoit rien
dire qui fût capable de la consoler.
Cependant le Marquis reprochoit
tous les jours à sa femme son indif-
ference pour Don Louis. „ Je ne
„ puis souffrir, lui disoit-il, que
„ vous ne pensiez plus à l'homme
„ du monde que j'aime davantage,
„ & qui avoit pour vous tant
„ de complaisance, & tant d'ami-
„ tié. Je vous avoue que c'est
„ une espece de dureté qui fait
„ mal juger de la bonté de votre
„ Cœur : mais convenez au moins,
„ Madame, qu'il n'étoit pas enco-
„ re parti que vous l'aviez déjà ou-
„ blié.

„ blié. De quoi lui serviroit mon
„ souvenir , disoit la Marquise ,
„ avec une langueur charmante ,
„ ne voyez-vous point qu'il nous
„ fuit ? Ne seroit-il pas encore
„ avec nous s'il nous avoit verita-
„ blement aimé ? Croyez-moi ,
„ Seigneur, il mérite un peu qu'on
„ l'abandonne à son tour. Tout ce
qu'elle pouvoit dire ne rebuta
point le Marquis : Il la persecutoit
sans cesse pour qu'elle écrivit à
Don Louis de revenir. Un jour
entr'autre qu'elle étoit entrée dans
son Cabinet , pour lui parler de
quelque affaire, elle le trouva oc-
cupé à lire une Lettre de Don
Louis, qu'il venoit de recevoir.

Elle voulut se retirer ; mais il
prit ce moment pour l'obliger de
faire ce qu'il souhaitoit ; il lui dit
fort sérieusement qu'il ne pouvoit
plus supporter l'absence de son Cou-
sin , qu'il étoit résolu de l'aller
trouver, qu'il y avoit déjà deux

ans qu'il étoit parti, fans témoigner aucun desir de revoir son País & ses amis: Qu'il étoit persuadé qu'il auroit plus de déference pour ses prieres que pour les siennes: qu'il la conjuroit de lui écrire; & qu'enfin elle pouvoit choisir, ou de lui donner cette satisfaction, ou de se résoudre à le voir partir pour Naples, où Don Louis devoit faire quelque séjour. Elle demeura surprise & embarrassée de cette proposition: Mais connoissant qu'il attendoit avec une extrême inquietude qu'elle se fût déterminée.

„ Que voulez-vous que je lui
 „ mande, Seigneur, lui dit-elle
 „ d'un air triste? Dicz-moi cet-
 „ te Lettre, je l'écrirai; c'est tout
 „ ce que je puis, & je croy même
 „ que c'est plus que je ne dois. Le
 Marquis transporté de joye, l'em-
 brassa tendrement, la remercia de
 sa complaisance, & lui fit écrire
 ces paroles devant lui.

Let-

Lettre de la Marquise à
Don Louis.

S*I vous avez de l'Amitié pour nous, ne differez pas votre retour, j'ai des raisons pressantes pour le souhaiter; je vous veux du mal, que vous songiez si peu à revenir, & c'est payer les sentimens que l'on a pour vous, d'une indifférence qui n'est pas ordinaire. Revenez, Don Louis, je le souhaite, je vous en prie; & s'il m'étoit permis de me servir de termes plus pressans, je dirois, peut-être, que je vous l'ordonne.*

Le Marquis fit un paquet seul de cette fatale Lettre, afin que Don Louis ne pût croire que c'étoit par son ordre que la Marquise lui avoit écrit; & l'ayant envoyé au Courier, il en attendoit le succès avec une impatience qui n'est

pas concevable. Que devint cet Amant à la vûë d'un ordre si cher & si peu espéré ! Bien qu'il eut remarqué des dispositions de tendresse dans les regards de cette belle personne, il n'auroit osé se promettre qu'elle eut souhaité son retour, sa raison se révoltoit contre sa joye. Que je suis malheureux, disoit-il, j'adore la plus aimable de toutes les femmes, & je n'ose lui vouloir plaire ; Elle a de la bonté pour moi, l'honneur & l'amitié me défendent d'en profiter. Que ferai-je donc, ô Ciel ! Que ferai-je ; je m'étois flatté que l'absence me pourroit guerir ; hélas ! c'est un remede que j'ai tenté inutilement ; je n'ai jamais jetté les yeux sur son Portrait, que je ne me sois trouvé plus amoureux, & plus misérable que lorsque je la voyois tous les jours. Il faut lui obéïr : Elle ordonne mon retour, elle veut bien me revoir, & elle ne peut
ignorer

ignorer ma passion: lorsque je pris congé d'elle, mes yeux lui déclarerent le secret de mon cœur; & quand je me souviens de ce que je vis dans les siens, en ce moment toutes mes réflexions deviennent inutiles, & je me résous plutôt à mourir à ses pieds, que de vivre éloigné d'elle.

Il partit sans différer d'un seul jour, & sans dire adieu à ses amis: il laissa un Gentilhomme pour l'excuser auprès d'eux, & pour régler ses affaires. Il avoit tant d'empressement de revoir la Marquise, qu'il fit pour se rendre auprès d'elle une diligence que personne que lui n'auroit pu faire. En arrivant à C. . . . C. . . . de la S. . . . , il apprit que le Marquis & sa femme étoient à une magnifique Maison de Campagne, où le Vice-Roi les étoit allé voir avec toute sa Cour. Il sçut encore que le Marquis de B. lui prépa-

roit une grande fête, où il se devoit faire une Course de Cañas, à l'ancienne maniere des Maures: Il étoit le tenant, & devoit soutenir, avec sa Quadrille, qu'un Mari aimé est plus heureux qu'un Amant.

Bien des gens, qui n'étoient pas de cette opinion se préparoient pour lui aller disputer le prix que la Marquise, à la priere de la Vice Reine, devoit donner au Victorieux: C'étoit une Echarpe qu'elle avoit brodée elle-même, & semée de ses Chiffres: l'on ne devoit y paroître qu'en habit de masque, pour que tout y fût plus libre & plus Gallant.

Don Louis eut un secret dépit de comprendre le Marquis si satisfait. Il est aimé, disoit-il; je ne puis m'empêcher de le regarder comme un Rival, & comme un Rival heureux; mais il faut essayer de troubler sa félicité, en triomphant

phant de sa vaine gloire. Ayant formé ce dessein il ne voulut point paroître dans la Ville; il se fit faire un habit d'un brocard verd & or; il avoit des plumes vertes, & toute sa livrée étoit de la même couleur, pour marquer les nouvelles esperances.

Lorsqu'il entra dans la Lice où l'on devoit courre, tout le monde attachâ les yeux sur lui; sa magnificence & son air donnerent de l'émulation aux Cavaliers, & beaucoup de Curiosité aux Dames. La Marquise en sentit une émotion secrète dont elle ne put démêler la cause; il étoit placé fort proche du Balcon où elle étoit avec la Vice Reine; mais il n'y avoit là aucune Dame qui ne perdit son éclat auprès de celui de la Marquise; son air de jeunesse, qui ne paroissoit pas encore dix-huit ans; son teint de Lys & de Rose, les yeux si beaux & si touchans, sa bouche
in-

incarnat & petite, un fourire agréable, & sa taille qui commençoit à passer les plus avantageuses, la rendoient l'admiration de tout le monde.

Don Louis fut tellement ravi de la revoir si belle, & de remarquer à travers de ses charmes un air triste & abattu, qu'il se flatta d'y avoir quelque part ; & ce fut le premier moment où il se trouva heureux. Quand son tour vint il courut contre le Marquis, & lui lança ses Cannes avec tant d'adresse, qu'il n'y en n'eut aucune qui manqua son coup. Il ne fut pas moins habile à se parer de celles qu'il lui jetta, & enfin, il gagna le Prix avec un applaudissement général. Il se rendit aux pieds de la Marquise pour le recevoir de ses mains ; il déguisa le son de sa voix ; & lui parlant avec son masque assez bas pour n'être entendu que d'Elle. „ Divine personne,
lui

„ lui dit-il, veuillez remarquer ce
„ que la fortune décide en faveur
„ des Amans. Il n'osa lui en dire
davantage, & sans le connoître
elle lui donna le Prix avec les
Graces naturelles dont toutes ses
actions étoient accompagnées.

Il se retira promptement de peur
d'être reconnu: car ç'auroit été un
sujet de querelle entre le Marquis
& lui, & sans doute il ne lui au-
roit pardonné qu'avec peine la vic-
toire qu'il venoit de remporter.
Cela l'obligea de se tenir encore
caché pendant quelques jours. Le
Vice-Roi & sa femme revinrent à
C. . . ., & Mr. & Mad. de B....
les y accompagnerent avec toute
la Cour.

Don Louis se fit voir alors; il
feignit d'arriver, & ne fit pas mê-
me semblant d'avoir appris ce qui
s'étoit passé à la Campagne, le
Marquis de B. . . fut transporté
de joye en le voyant, & l'absence
n'avoit

n'avoit en rien altérée la tendresse qu'il avoit pour ce cher Parent. Il ne lui fut pas malaisé de se ménager un moment favorable pour entretenir son aimable Marquise; il avoit autant de liberté dans sa Maison que dans la sienne propre, & vous jugez bien, qu'il n'oublia pas de lui parler du Prix qu'il avoit reçu de ses belles mains. Que je suis malheureux! lui disoit-il, que vous ne m'ayez pas reconnu! Hélas; Madame, je me flattois que quelque secret pressentiment vous apprendroit qu'un autre que moi ne pouvoit soutenir avec tant de passion la cause des Amans contre les Maris. Non, Seigneur, lui dit-elle, d'un air assez fier, pour ne lui laisser aucune esperance; je ne voulois pas deviner que vous fussiez Partisan d'une si mauvaise Cause, & je n'aurois pas cru que vous eussiez pris des engagements si forts à Naples, que vous fussiez

venu

venu jusqu'en S.... triompher d'un Ami qui soutenoit mes interêts aussi bien que les siens. Je mourrois de douleur, Madame, interrompit Don Louis, si je vous avois déplu dans ce que j'ai fait, & si vous aviez des dispositions un peu plus favorables, & que j'osasse vous prendre pour ma Confidente, il ne me seroit pas difficile de vous persuader que ce n'est point à Naples que je laisse l'objet de mes vœux. Comme la Marquise appréhenda qu'il ne lui en dit plus qu'elle n'en vouloit entendre, & qu'il lui paroïssoit vivement touché du reproche qu'elle lui avoit fait, elle prit un air plus enjoué & tournant la Conversation sur un ton de raillerie, elle lui répondit qu'il prenoit trop sérieusement ce qu'elle lui avoit dit. Il n'osa profiter de cette occasion pour lui déclarer son Amour ; s'il l'aimoit plus que toutes les choses au
mon-

monde, il ne la respectoit pas moins.

Lorsqu'il l'eut quitté il commença de se reprocher sa timidité. Hé! quoi, disoit-il, souffrirai-je toujours, sans chercher quelque soulagement à mes peines? Il se passa du tems sans qu'il pût rencontrer une occasion favorable, parce que la Marquise prenoit soin de l'éviter: Mais étant venu un soir chez elle, il la trouva seule dans son Cabinet; le plafond en étoit tout peint & doré, il y avoit depuis le haut jusqu'en bas des grandes Glaces jointes ensemble; un lustre de Cristal, & des Girandoles de même, étoient remplies de bougies, qui rassemblant toutes leurs lumieres autour d'elle, la faisoient paroître la plus belle personne du monde. Elle étoit couchée sur un Lit d'Ange le plus galant que l'on eût jamais vû; son déshabiller étoit magnifique, & ses cheveux

cheveux ratachez de quelques nœuds de Pierreries, tomboient négligemment sur la Gorge. Le trouble qu'elle sentit en voyant Don Louis, parut sur son visage, & la rendit encore plus belle. Il s'aprocha d'un air timide & respectueux, il se mit à genoux auprès d'elle, il la regarda quelque tems sans oser lui parler; mais devenant un peu plus hardi. Si vous considerez, Madame, lui dit-il, l'état pitoyable où vous m'avez réduit, vous comprendrez sans peine qu'il n'est plus à mon pouvoir de garder le silence; je n'ai pû parer des Coups aussi inévitables que sont les vôtres; je vous ai adoré dès que je vous ai vû; j'ai essayé de me guérir en vous fuyant; je me suis arraché à moi-même, en m'arrachant au plaisir d'être auprès de vous, ma passion n'en a pas eu moins de violence. Vous m'avez rapellé, Madame, de mon exil volontaire, &

M

je

je meure mille fois le jour incertain de ma destinée, si vous êtes assez cruelle pour me refuser votre pitié; souffrez au moins, qu'après vous avoir appris ma passion, je meure de douleur à vos pieds. La Marquise fut quelque tems sans se pouvoir résoudre de lui répondre. Enfin se rassurant; je vous l'avouë, lui dit-elle, Don Louis, j'ai déjà connu une partie de vos sentimens; mais je voulois me persuader que c'étoit les effets d'une tendresse innocente; ne me rendez point complice de votre crime, vous en faites un quand vous trahissez l'amitié que vous devez à mon Epoux: Mais, bon Dieu, vous n'en ferez que trop puni! Je sai que le devoir vous défend de m'aimer: à mon égard, il ne me défend pas seulement de vous aimer, il m'ordonne de vous fuir. Je le ferai, Don Louis, je vous fuirai; je ne sai même, si je ne devrois

vrois point vous haïr : Mais, hélas ! Il me semble qu'il me feroit impossible de le faire. Hé ! que faites-vous donc, Madame, l'interrompit-il, d'un air plein de douleur & de deſeſpoir, que faites-vous cruelle, quand vous prononcez l'arrêt de ma mort, vous ne pourriez me haïr, dites-vous, ne me haïſſez-vous pas, & ne me faites-vous point tout le mal dont vous êtes capable, lorsque vous prenez la réſolution de me fuir : Achevez, Madame, achevez, ne laiffez pas votre vengeance imparfaite, ſacrifiez-moi à votre devoir & à votre Epoux, auſſi bien la vie m'eſt odieuſe, ſi vous m'ôtez l'eſpoir de vous plaire. Elle le regarda dans ce moment avec des yeux pleins de langueur ; Don Louis, lui dit-elle, vous me faites des reproches que je voudrois bien mériter. En achevant ces mots, elle ſe leva, elle craignoit trop

que sa tendresse ne triomphât de sa raison , & malgré l'effort qu'il fit pour la retenir , elle passa dans la Chambre où toutes les femmes étoient.

Elle crut avoir beaucoup gagné sur elle d'être sortie de cette Conversation sans répondre aussi favorablement que son Cœur l'auroit souhaité : Mais l'Amour est un séducteur , qu'il ne faut point du tout écouter si l'on veut s'en défendre. Depuis ce jour , Don Louis commença de se croire heureux , quoiqu'il manquât beaucoup de choses à sa parfaite félicité : La Marquise avoit en effet un principe de vertu , qui s'oposoit toujours avec succès au desir de son Amant.

Il n'avoit plus ces scrupules d'Amitié pour le Marquis de B. . . . , qui avoient si fort troublé son repos : l'Amour avoit entièrement banni l'Amitié ; il le haïssoit même en secret.

Enfin ,

Enfin, Don Louis se flattoit que peut être il pourroit trouver un moment favorable pour toucher le Cœur de la Marquise de quelque pitié, il le cherchoit avec soin; & pour le trouver, un jour qu'il faisoit excessivement chaud, sachant bien que la Marquise avoit accoutumée de se retirer pour dormir l'après-midi, comme c'est un usage que chacun suit en ce Païs-là, il vint chez elle ne doutant pas que tout le monde ne fût endormi.

Elle étoit dans un appartement bas qui donnoit sur le Jardin; tout étoit fermé, & ce ne fut qu'à la faveur d'un faux jour, qu'il vit sur son lit cette charmante personne. Elle dormoit d'un profond sommeil, elle étoit à demi deshabillée, & il eut le tems de découvrir des beautés qui augmentèrent encore la force de sa passion. Il s'approcha si doucement d'elle, qu'elle ne s'éveilla point; il y avoit déjà

quelques momens qu'il la regardoit avec tous les transports d'un homme qui ne se possède plus, lorsque voyant sa gorge nuë, il ne pût s'empêcher de lui faire un larcin amoureux. Elle se réveilla en sursaut, elle n'avoit pas encore les yeux bien ouverts ; la Chambre étoit sombre, & elle n'auroit jamais pu croire que Don Louis eut été si téméraire. Je vous ai déjà dit, Mesdames, qu'il ressembloit beaucoup au Marquis de B. . . son Cousin : elle ne douta donc point que ce ne fût lui, & le nommant plusieurs fois, mon cher Marquis, mon cher Epoux, elle l'embrassa tendrement. Il connut bien son erreur ; quelque plaisir quelle lui procura, il auroit souhaité n'en être redevable qu'aux bontez de sa Maitresse : mais, ô Ciel ! quel contretems ? Le Marquis vint dans ce dangereux moment, & ce ne fut pas sans la dernière fureur qu'il vit la
la

la liberté que Don Louis prenoit auprès de sa femme : Au bruit qu'il avoit fait en entrant, elle avoit tourné les yeux vers la porte, & voyant entrer son Mari qu'elle croyoit auprès d'elle, l'on ne peut rien ajouter à sa surprise & à son affliction, de se trouver entre les bras d'un autre.

Don Louis desespéré de cette Avanture, se flatta que peut-être il ne l'auroit pas reconnu ; il passa promptement dans la Gallerie, & trouvant une fenêtre ouverte qui donnoit sur le Jardin, il s'y jetta, & sortit aussi tôt par une porte de derriere. Le Marquis le poursuivit sans pouvoir le joindre : en revenant sur ses pas, il trouva malheureusement le Portrait de la Marquise, qui étoit tombé du bras de Don Louis comme il couroit, il fit sur le champ de très-cruelles reflexions ; un tête à tête de Don Louis & de sa femme, à une heu-

re où les Dames ne voyent personne ; ce Portrait rataché de ses cheveux , qu'il venoit de laisser tomber ; enfin , avoir vu la Marquise l'embrasser , tout cela ensemble lui donna lieu de soupçonner sa vertu.

Je suis , s'écria-t-il , je suis trahi par tout ce que j'aimois au monde ; qui peut être si malheureux que moi ? En achevant ces mots , il rentra dans la Chambre de sa femme. Elle se jeta d'abord à ses pieds ; & fondant en larmes , elle voulut se justifier , & lui faire connoître son innocence : mais le Démon de la jalousie le possédoit à tel point , qu'il la repoussa avec violence ; il n'écouta plus que les transports de sa rage & de son desespoir ; & détournant ses yeux pour ne pas voir un objet si aimable , & qu'il avoit tant aimé , il eut la barbarie d'enfoncer son poignard dans le sein de la plus belle
&

& de la plus vertueuse femme du monde : Elle se laissa égorger comme une innocente Victime, & son ame sortit avec un ruisseau de sang.

O Dieu ! trop imprudent Don Louis ; pourquoi abandonniez vous cette charmante Personne aux fureurs d'un Mari Amoureux , emporté & jaloux ? Que ne l'arrachiez vous de ses cruelles mains ? Helas ! il sortit sans reflexion , & s'il avoit pu prévoir un tel malheur, que n'auroit-il pas fait ?

Aussitôt que l'infortunée Marquise eut rendu les derniers soupirs, son boureau ferma son appartement, prit tout ce qu'il y avoit de Pierres & d'argent, monta à cheval, & s'enfuit avec une diligence extrême. Don Louis inquiet & plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été revint le soir chez elle au hazard de tout ce qui pourroit lui en arriver. Il fut surpris quand on

lui dit qu'elle étoit toujours endormie, que sa Chambre étoit encore fermée, & que le Marquis étoit monté à cheval. Un pressentiment secret commença de lui faire tout craindre; il fut vite dans le jardin, & par la même fenêtre qu'il avoit trouvée ouverte il entra dans la Gallerie, & de là dans la Chambre: Il y faisoit si sombre qu'il marchoit à tâton. Lorsqu'il sentit quelque chose qui faillit à le faire tomber, il se baissa, & connut bien que c'étoit un corps mort. Il poussa un grand cry, & ne douta point que ce ne fut celui de sa chère Maîtresse; il tomba pâmé de douleur: quelques-unes des femmes de la Marquise se promenoit sous les fenêtres de son appartement, elles entendirent le cry de Don Louis; elles monterent aisément par la même fenêtre, & entrèrent. Quel triste spectacle; bon Dieu! peut-on le le figurer! l'Amante morte,
&

& l'Amant prêt à mourir, on ne trouve point de paroles qui puissent bien exprimer l'état où il étoit. Il ne fut pas plutôt revenu à soi, par la force des remèdes, que la douleur, la rage, son desespoir, éclaterent avec tant de violence, que l'on croyoit qu'il n'y auroit jamais rien qui pût le consoler & on est persuadé qu'il n'auroit pas survécu à celle dont il venoit de causer la perte, si le désir de la venger ne l'avoit encore animé.

Il partit comme un furieux à la quête du Marquis de B. . . . il le cherchoit par tout sans le pouvoir trouver; il parcourut l'Italie, il passa par l'Allemagne, il revint en Flandres, il se rendit en France. On l'assura que le Marquis étoit à Valence en Espagne. Il y fut & ne l'y rencontra point. Enfin trois ans s'étant écoulé sans qu'il pût trouver le moyens de sacrifier son
en-

ennemi aux Mannes de sa Maîtresse, la Grâce qui peut tout, & particulièrement sur les grandes Ames, toucha la sienne si efficacement, que tout d'un coup il changea ses desirs de Vengeance en des desirs sérieux de faire son salut, & de sortir du monde.

Etant rempli de cet esprit, il retourna en S., il vendit tout son bien, qu'il distribua à quelques uns de ses Amis, qui avec beaucoup de mérite étoient fort pauvres, & par ce moyen il se rendit si pauvre lui-même, qu'il voulut être réduit à demander l'aumône.

Il avoit vû en allant autrefois à M. . . . un lieu tout propre à faire un Hermitage, vers le Mont D...; cette Montagne est presque inaccessible, & l'on n'y passe que par une ouverture qui est au milieu d'un grand Rocher. Elle se ferme
lors-

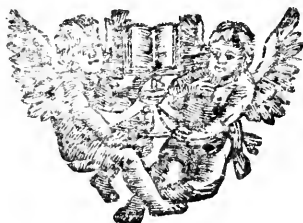
lorsqu'il tombe de la neige, & l'Hermitage est enseveli plus de six mois dessous. Don Lotis; en fit bâtir un en ce lieu, il avoit accoutumé d'y passer des années entières sans voir qui que ce fut, il y faisoit les provisions nécessaires; il y avoit de bons Livres, & il demouroit seul dans cette affreuse solitude; mais on l'a forcé d'en sortir, & de venir à la Ville, à cause d'une grande maladie dont il a pensé mourir. Il y a long-tems qu'il mene une vie toute spirituelle & si différente de celle pour laquelle il étoit né, que ce n'est même qu'avec peine qu'il voit les personnes qui le connoissent.

A l'égard du Marquis de B. . . il a quitté pour jamais l'Isle de S. . . . , où il n'a pas la liberté de retourner.

Comme l'Amour ne fait pas moins parler de lui que la mort;
je

je croi que vous ferez tout aussi sensibles à la Maladie de l'Amour, que vous l'avez été à la Mort imprevuë de la Marquise de B. . . .

*Fin de l'Histoire Amoureuse
& Tragique.*





L' A M O U R M A L A D E.

Es Graces venoient de laisser l'Amour entre les bras du Sommeil, & se moquoient de la stupidité de ce Dieu, qui ayant l'avantage de posséder tous les jours les plus belles Personnes du monde, ne leur dit jamais une parole, tant il a peur de désobliger le Silence qui loge dans son Palais, quand elles virent arriver inopinément l'Amour. Il avoit son Bandeau à la main, & laissoit voir autant de colere dans ses yeux, que d'abattement sur son visage.

Non, dit-il en entrant, je n'en reviendrai pas;

Je

Je l'ai juré, j'abandonne le monde,
 Fuijons des lieux où l'injustice abonde;
 C'est trop avoir Commerce avecque des
 Ingrats.

Pour prix de mes longues fatigues
 A les servir dans leurs intrigues,
 Ofer tenir de moi mille insolens propos?
 Chercher sans cesse à me faire incartade,
 Je n'en puis plus, j'en suis malade,
 Promptement un Lit de Repos.

Les Graces qui n'ont jamais plus
 de joie que quand elles sont avec
 l'Amour, ne furent point paresseu-
 ses à le fatisfaire. Elles lui dresse-
 rent un Lit de Roses, & le dé-
 pouillèrent de son Carquois, dont
 il brisa les Flèches devant elles. Il
 se coucha ensuite, & en ayant re-
 çu mille caresses par lesquelles el-
 les tâcherent à le consoler de son
 chagrin;

Recouvrons le repos que trop d'embarras
 m'ôte,

Cher-

Cherchons, dit-il, cherchons de la tranquillité :

Si je souffre, c'est votre faute.

Et mon malheur ne vient que de votre fierté.

Par tout où vous me voulez suivre,

Comme vous y menez & les Ris & les Jeux.

Je ne vois que des Gens assez contents de vivre

Le Cœur embrasé de mes feux ;

Mais l'ordre du Destin qui vous fit Immortelles,

Vous faisant demeurer toujours jeunes & belles,

Ce Privilege gâte tout,

Il fait que vous n'aimez à voir que vos semblables ;

Et quand je pense ailleurs vous rendre un peu traitables,

Je n'en saurois venir à bout.

Mille Amantes ont beau chercher de sûrs remèdes

Aux maux que vous pouriez m'aider à détourner,

N

Vous

Vous dédaignez les Vieilles & les Lai-
des

Chez qui je tâche à vous mener ;

Et cependant sans vous , que puis-je seul
pour elles ?

Il m'en faut tous les jours effuier cent
querelles :

J'ai tort quand , par dégoût , on leur man-
que de foi ,

Je suis traité d'injuste , & d'aveugle & de
traître

Et tout cela , parce qu'avec moi

Auprès d'elles jamais vous ne voulez pa-
roître.

Les Graces dirent mille choses
obligeantes à l'Amour pour se justi-
fier auprès de lui , & rejetterent
leur manque de complaisance sur
l'impossibilité qu'il y a de prêter
quelques agrément à des Beutez
déjà surannées ; car pour les Lai-
des , dirent-elles , vous savez que
nous ne les fuions pas toutes. Il
y en a quelques-unes sur le chapitre
des-

desquelles vous avez assez à vous
louïer de nos loins. Nous demeu-
rons d'accord que quand vous les
allez engager à reconnoître votre
pouvoir, nous ne vous accompa-
gnons pas seules, & que vous fai-
tes enforte que la jeunesse se trou-
ve avec nous ; mais de grace, ces-
sez de nous rendre responsables de
vos chagrins ; les plus grands que
vous ayez, viennent du côté des
Hommes, & ce sont pour vous de
terribles esprits à gouverner.

Il est vrai, dit l'Amour, qu'ils me cau-
sent des peines,

Qui m'accablent à tous momens ;

Je ne puis ni ferrer , ni relâcher leurs
chaînes ,

Que je n'aie à souffrir de leurs déregle-
mens.

Si trop de résistance à leur flamme opposée
Leur fait perdre l'espoir d'une Conquête
aisée ,

Je ne suis qu'un Tyran dont il faut s'a-
franchir ;

Et si la Belle à qui je les engage
Se laisse un peu trop tôt fléchir ,
Jamais elle n'a dû mériter leur hommage.

Ainsi d'un faux déguisement
Couvrant toutes leurs injustices ,
Lorsque je m'accomode à leur tempéra-
ment ,

Ils se plaignent insolamment
Qu'ils sont contraints de suivre mes ca-
prices.

Qu'ils soient fourbes , sans foi , trom-
peurs , audacieux ,
Bizarres , inconstans , emportez , furieux ,
De leurs défauts , c'est moi seul qu'ils ac-
cusent ,

Moi qui cherche par tout la concorde &
la paix ,

Et qui cent fois ai comblé de bienfaits
Ces Lâches , ces Ingrats qui de mon Nom
abusent.

C'en est fait , ma résolution est pri-
se , je romps pour toujours avec
eux ;

eux ; & puisque les peines qu'ils se font eux-mêmes leur font oublier les avantages qu'ils reçoivent de moi , je m'en vangerai hautement , en ne retournant jamais sur la terre. A ces mots il demanda qu'on le laissât reposer pour se remettre des fatigues qu'il avoit eues avec les hommes ; & comme les maux des Dieux s'en vont aussi promptement qu'ils viennent , & que leur guérison dépend toujours de leur volonté , les Graces ne se mirent pas en peine du Remede qu'il falloit apporter à la Maladie dont il s'étoit plaint , & elles le laisserent dormir jusqu'au lendemain , qu'elles ne manquerent pas de se trouver à son réveil. Ce repos qu'il avoit pris extraordinairement (car il lui est fort nouveau d'en prendre) lui avoit mis sur le tein une fraîcheur qui les ébloüit. Il leur parut plus potelé qu'il n'avoit accoutumé de l'être , & elles le trouverent si

beau, qu'elles ne pouvoient se lasser de lui en faire paroître leur admiration.

Ah quel bonheur, dit-il, de pouvoir à son aise

Dormir ainsi tranquillement !

Je puis d'un doux loisir profiter pleinement,

Sans qu'il soit surprenant que le repos me plaise,

Un long travail demande un long délassement

Que n'ai-je point souffert, pendant que sur la Terre

J'offrois en vain la Paix qui doit suivre l'Amour ;

Toujours dispute, toujours Guerre :

J'étois à tout calmer employé nuit & jour ;

Mais qu'avons-nous immortels que nous sommes,

A nous inquieter comme le Monde ira ?

Quand

Quand à moi désormais , prenne soin qui
voudra

Des affaires du cœur des hommes ,
J'y renonce ; sans moi, soit aimé qui
pourra ;

Ce sont des Importuns qu'on ne peut sa-
tisfaire ,

Et qui d'un sentiment toujours contraire
au mien ,

Trouvant ce qu'ils n'ont pas digne seul de
leur plaire ,

Veulent tout , & ne veulent rien.

Trois jours s'écoulerent de cette
sorte , pendant lesquels les Gra-
ces tinrent fidelle Compagnie à
l'Amour. Comme ce n'est qu'un
Enfant, elles avoient le plaisir de
le pouvoir baiser sans scrupule ,
& c'étoit entre elles à qui l'au-
roit plus souvent entre les bras.
Cependant Venus qui¹ avoit fait
un voyage en terre , en étoit re-
venue toute indignée , de ce qu'au
lieu des honneurs qu'elle avoit ac-

courumé d'y recevoir , elle avoit
trouvé ses Temples déserts.

Par cette oisiveté que prétendez-vous
faire ,

Dit-elle à son Fils tristement ?

Ma gloire vous est-elle aujourd'hui si peu
chère ,

Que vous puissiez voir votre Mere

Qu'à l'envi tout le monde outrage impu-
nement ?

La Discorde en ma place, en Terre reve-
rée ,

Par votre éloignement jouit de mes hon-
neurs :

Je me vois sans Encens, quand elle est
adorée ;

Et par ses discours suborneurs ,

Elle a tant fait par tout que ma honte est
jurée.

C'est trop, ne souffrez pas qu'elle me
pousse à bout ,

Remettez les Mortels dans leurs premie-
res chaînes ;

S'il

S'il vous en coute quelques peines,
Par elles il est beau, d'être Maître de
tout.

Venus eut beau faire des Remon-
trances, l'Amour s'obstina à vou-
loir être malade, & prétendit que
les hommes ne valoient pas qu'il se
privât pour eux du repos qui lui
étoit nécessaire. Il s'en accommo-
doit le mieux du monde, & il
n'avoit jamais rien trouvé de si
doux que de passer les jours en-
tiers, comme il faisoit, à folâter
avec les Graces qui ne le quit-
toient point. Mercure qui le cher-
choit pour lui rendre compte de
tout ce qui s'étoit passé sur la Ter-
re depuis son départ, le trouva
qui se divertissoit avec elles; & le
voyant assis sur les genoux de l'u-
ne, tandis que l'autre lui tenoit les
mains :

Ah, vraiment, lui dit il, je vous fai fort
bon gré,

De tout ce joli badinage,
 De tels amusemens conviennent à vôtre
 âge :
 Mais pour vous être ici du Monde retiré
 Vous avez fait un beau ménage.
 Depuis qu'il vous a plu de vous en éloigner ;
 Savez-vous qu'il n'est rien qui n'ait changé de face ?
 L'Interêt seul en votre place
 S'est acquis le droit de regner :
 Il corrompt l'ame la plus saine ;
 Ce n'est qu'empyrement , que trouble ,
 que fureur ,
 Chacun ne respire que haine ,
 Les moins m'échans sont surpris de l'erreur
 Qui vers la Discorde les mene :
 Tout s'y laisse entraîner , on s'attaque ,
 on se nuit.
 Vouloir être obligé , c'est suivre une
 chimere ,
 Que dans les cerveaux creux le mauvais
 gout produit.
 Comme on n'a nul desir de plaire ,

On

On est pour le beau Sexe, insolent, téméraire,

Et la civilité que tout le monde fuit,

Cherchant employ par tout, ne trouve rien à faire,

L'Avarice est le mal le plus commun de tous,

L'Épargne est en crédit, plus de Modes nouvelles,

Plus d'ornemens, plus de bijoux.

On ne voit qu'Envieux, dont les esprits jaloux

Semblent se nourrir de querelles.

Personne ne fait plus ni Vers, ni Billets doux,

Plus d'agréables Bagatelles ;

On ne donne ni Bals, ni galants Rendez-vous,

Et tous les hommes pour les Belles

Sont devenus de vrais hiboux.

Que je suis ravi de ce desordre, dit
l'Amour tout réjoui ! Voilà un
renversement qui me charme. Les
hommes vont connoître ce que je
veux,

vaux, par les malheurs où les plongera mon éloignement. Mais, dites-moi, je vous prie, que fait l'Amitié ? A-t-on conservé quelque respect pour elle ? Et l'Hymenée avec qui j'étois si souvent broüillé, fait il mieux ses affaires seul qu'il ne les faisoit avec moi :

L'Amitié, dit Mercure, à voulu s'ingérer

De faire en terre votre Office ;

Elle entretient les Nœuds qu'on lui donne à ferrer,

Mais le moindre débat la fait presque expirer,

Et contre l'intérêt, pour peu qu'il s'affoiblisse,

Sa tiedeur ne fauroit durer.

Quant à l'Hymen, par votre absence,

C'est pis cent fois que ce n'étoit,

A cause du dégoût, & de l'indifférence

Avec qui de tout tems il a fait Alliance :

Toujours quelque divorce entre vous éclatoit,

Mais

Mais pourvu qu'on s'armât d'un peu de
patience,
Après avoir grondé, rompu l'intelli-
gence,
Vous vous raccommodiez, & tout se re-
mettoit.

A présent que la Politique
Porte sans vous les gens à s'unir pour
toujours,
Dès qu'on s'est engagé l'on n'a plus de
beaux jours ;
Chacun en mots dolens, de son malheur
s'explique,
Et les regrets sont la seule Musique,
Qui chez les Mariez a cours.
Vous en riez ? Voilà bien de quoi rire :
Prenez-le sur un autre ton ;
Si vous ne retournez exercer votre Empire,
Comme on faisoit du tems de Phaëton.

N'importe, repartit l'Amour, c'est
ce que je demande, je ne faurois
trop punir des fantâsques, qui, me
faisant injustement auteur de tous
les maux qu'ils souffrent par leurs
fo-

folies, n'ont aucune reconnoissance des plaisirs que je leur procure. Le Repos m'a fait gouter ici des douceurs que je n'avois jamais éprouvées, & je ne me sens pas en humeur d'y renoncer. Mercure le laissa dans ce sentiment; & quelque tems s'étant encore passé sans que Venus pût obtenir de lui, qu'il changeât de résolution; un jour qu'il étoit fort en train de rire, il entendit du bruit qui l'obligea à tourner la tête pour savoir qui le venoit troubler dans sa Retraite. Le croiriez-vous, lui dirent les Graces, c'est la Raïson, votre plus irréconciliable ennemie, qui demande à vous parler.

Voilà de mes Ingrats, où va la médifance,
S'écria-t-il tout en couroux;
Parce qu'il leur plait d'être fous,
D'aimer la honteuse Licence,
Qui n'est propre qu'aux Loups-garoux.

Ils

Ils ne fauroient souffrir, sans s'en faire
une offence,

Qu'avecque la Raison je fois d'intelligence
Pour mieux faire goûter mes charmes les
plus doux ;

Par tout où j'ai besoin de me rendre vain-
queur,

J'emprunte ses couleurs pour peindre le
Mérite

Qui doit toucher un noble cœur.

C'est alors qu'à mes traits se livrant avec
joye.

Ce Cœur s'en laisse pénétrer,

Je lui dois trop pour ne me pas montrer :

La Raison me demande, il faut que je la
voye,

Dépêchez, qu'on la fasse entrer.

A ces mots il courut au devant
d'elle, & témoigna par l'accüeil le
plus obligeant, l'estime particu-
liere qu'il en faisoit. La Raison re-
çut ses Caresses avec plaisir, & le
regardant d'un œil plus satisfait
qu'el-

qu'elle n'avoit paru l'avoir en entrant :

Par ce reste de bienveillance,
Lui dit-elle, accordez à mes empressements,
Le bonheur de votre présence ;
Vous devez cette complaisance
A l'appui que je donne à tous vos sentimens.
Vous savez que jamais je ne vous fus contraire,
Que j'ai toujours cherché l'union avec
vous ,
Et qu'où nous terminons ensemble quelque affaire.

On se trouve assez bien de nous.
Etouffez un chagrin qui ne peut que me nuire ;
Nos communs intérêts vous y doivent porter :
L'un & l'autre, par tout où vous m'osez conduire,
Nous avons quelque appui toujours à nous prêter ;
Vous me servez à m'introduire ,
Et je vous sers à vous faire écouter.

Depuis

Depuis que les Mortels ne vous ont plus
pour guide ;
Vous, des grossieretez l'ennemi déclaré ,
Il n'est rien si défiguré ,
J'ai beau chercher à leur tenir la bride ,
Je ne trouve partout qu'orgueil démesuré ;
Que faste insupportable , ou bêtise timide :
Si je quitte un brutal , je rencontre un
stupide ,
Point de cœur généreux , point d'esprit
éclairé.
Vous seul à tant de maux , pouvez donner remède ,
Par vous la fierté s'adoucit ,
Par vous , à se polir , sans emprunter
d'autre aide
Le plus farouche réussit.

La proposition ne déplut pas à l'Amour ; mais com me il fut quelque
tems sans répondre , la Persuasion
qui étoit demeurée à la porte , crut
qu'il étoit tems qu'elle parlât ; &
O l'Amour

l'Amour ne la vit pas plutôt s'avancer, que prévenant ce qu'elle pouvoit avoir à lui dire; arrêtez, lui cria-t-il de loin, ce feroit faire tort à l'union qui a été de tout tems entre la Raïson & moi, que de croire qu'elle ait besoin de votre secours pour me faire entrer dans ses sentimens. Il est de certains Amours évaporez, qui ne s'en ac-comoderient pas; mais pour moi, je suis ennemi du déreglement; (quoique s'en soient voulu imaginer les hommes,) je n'ai point de meilleure Amie que la Raïson. Il eut à peine achevé ces mots, qu'il aperçut la Gloire, qui étant accoutumée à être reçue par tout à bras ouverts, crut qu'il feroit inutile de faire demander, si l'entrée lui feroit permise. L'Amour prit plaisir à la voir marcher d'un pas aussi Majestueux que sa mine étoit altiere. Il la reçut fort civilement; & après qu'elle eut
répon-

répondu à ses premières honêteté ;

Par où peut-on avoir mérité , lui dit-elle ,
Que vous vous obstiniez dans ce honteux
Repos ?

Il n'a jamais été d'absence si cruelle :
Finissez la , chacun à l'envi vous rappelle ,
Et j'ai besoin de vous pour faire des Heros.
Pour les Exploits d'éclat quelque prix que
j'étale ,

La Valeur sans Amour est aveugle , brutale

Et semble moins cueillir , qu'arracher des
Lauriers.

Dans le Métier de Mars l'Amour est nécessaire ,

Et c'est le seul desir de plaire ,
Qui fait les plus fameux Guerriers.

L'Amour se trouva agréablement
flatté de ce que la Gloire lui dit , &
il révoit à la réponse qu'il lui devoit
faire , quand il vit entrer tout à

la fois, la Beauté, la Constance, la Galanterie, & les Plaisirs qui lui firent mille plaintes de ce que son éloignement leur faisoit souffrir. La Beauté exagéra combien il lui étoit honteux de n'avoir aucun avantage sur la Laideur, & de n'être plus considérée de personne, parce que personne ne songeoit plus à aimer. Mais ce qui commença d'ébranler l'Amour, ce fut ce que lui dirent les Plaisirs, qui se voyoient malheureusement exilés par le retranchement des Fêtes Galantes, & de tout ce qui pouvoit contribuer au Divertissement des Belles; tous les jeunes Gens étant tombez, depuis son départ, dans une sale débauche, qui ne leur laissoit trouver de la joye que dans la seule brutalité. Ils parlerent si fortement, & ils furent si bien secondez par les autres qui avoient le même intérêt qu'eux de faire revenir l'Amour en terre, que

que se laissant toucher à leurs prières ;

C'est fait , vous l'emportez , leur dit-il , je me rends :

Quoiqu'en douceurs pour moi cette Retraite abonde ,

Il faut aller revoir mes injustes Tyrans ,
Et tâcher de mettre ordre à tous les Differends

Que mon éloignement à causez dans le Monde ;

Puisqu'on le veut ainsi , j'y retourne avec vous ,

Mais à condition qu'un traitement plus doux

Effacera de moi ce que l'on a fait croire ,

Et que pour empêcher mille brutalitez

Qui jettent sur mon Nom une tache trop noire ,

Par tout où je serai , la Raïson & la Gloire
Iront toujours à mes Côtez.

Le party fut accepté , & il plut tellement aux Grâces , qu'elles ju-

rerent de ne plus abandonner l'Amour.

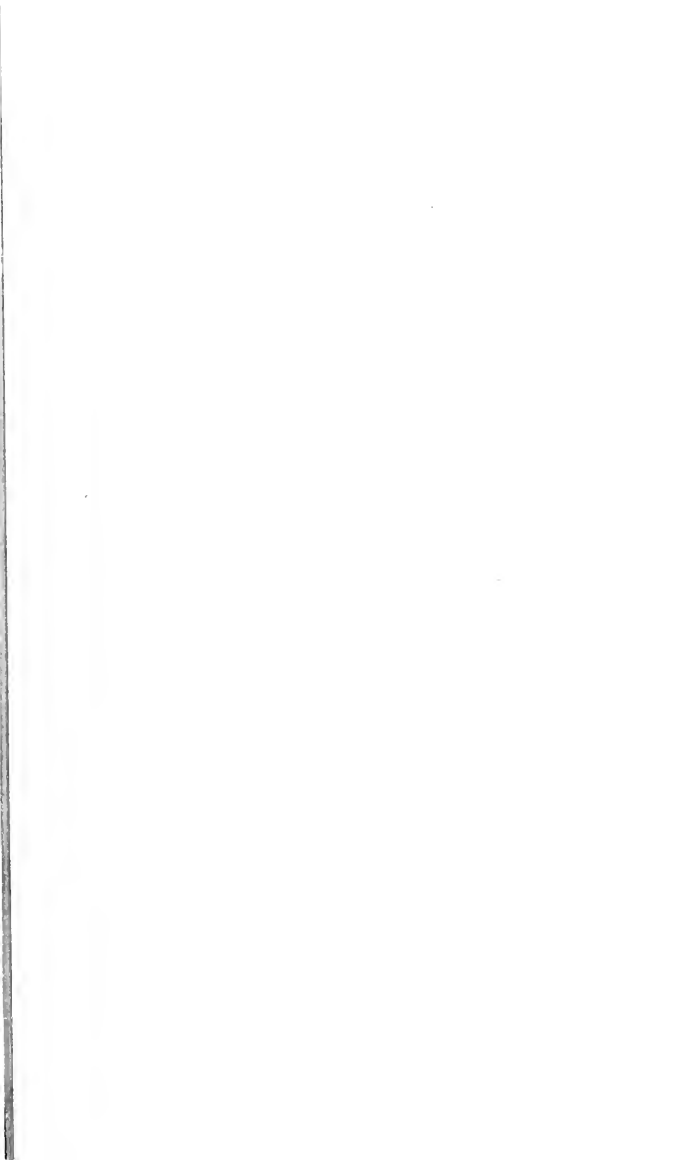
Je ne fai, Mesdames, ce que vous penserez de cette Galanterie, mais je suis persuadé que vous n'en jugerez pas à la maniere des esprits foibles, que le seul nom de l'Amour effraye, & qui ne se contentent pas de le regarder comme un mal inévitable; mais qui veulent trouver du crime dans ces Bagatelles ingenieuses dont il fournit la matiere, & qu'on lit presque toujours avec plaisir. Ce n'est pas que je ne sache qu'il y en a quelques-unes dont la Morale n'est pas à suivre; mais si on vouloit profiter de celle-ci, & n'aimer jamais qu'on n'eût soin de prendre l'appui de la Raison, & de conserver les interêts de la Gloire, quelque condamnable que paroisse l'Amour aux scrupuleux, je doute fort que ce fût une Passion indigne d'une belle Ame, & qu'on dût se faire une
Vertu

Vertu de rejeter ce que la société civile en peut recevoir d'avantages. Je n'entreprends point d'en soutenir ici le Party ; je laisse l'Amour sain & sauf entre vos mains, Mesdames , c'est à vous d'en prendre la Défense.

F I N.







FQ Histoire
1947
A1H5

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
